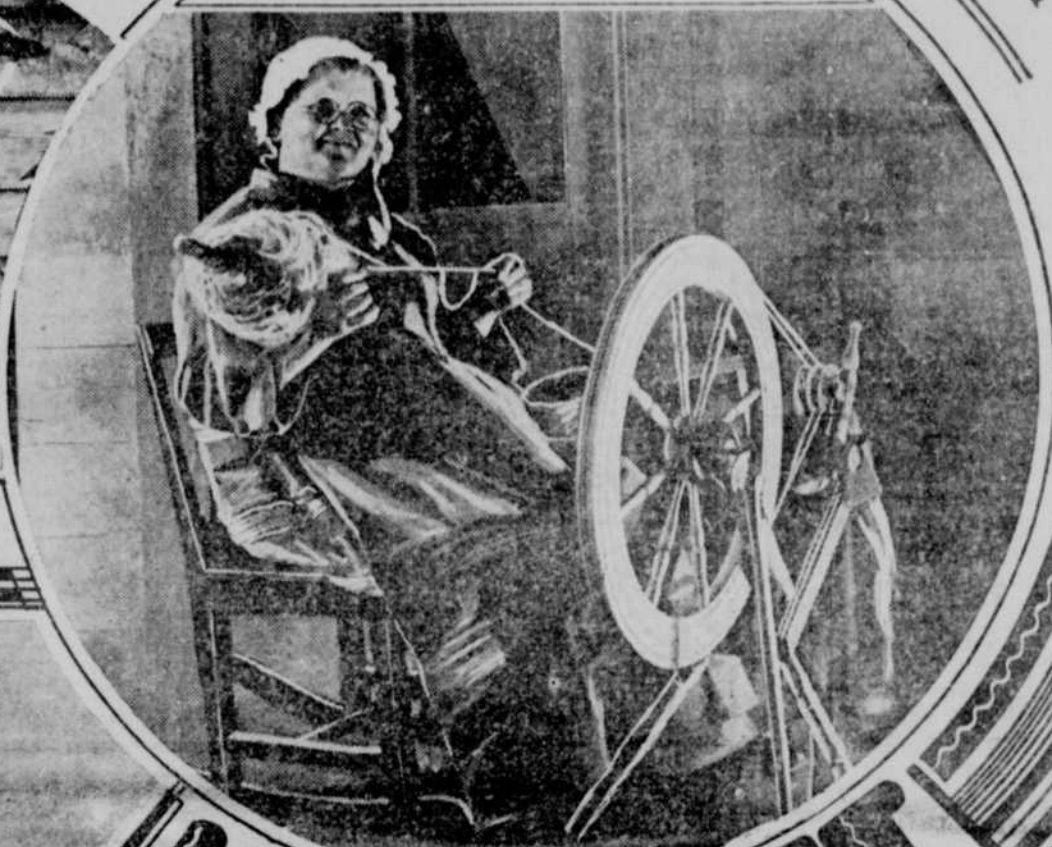
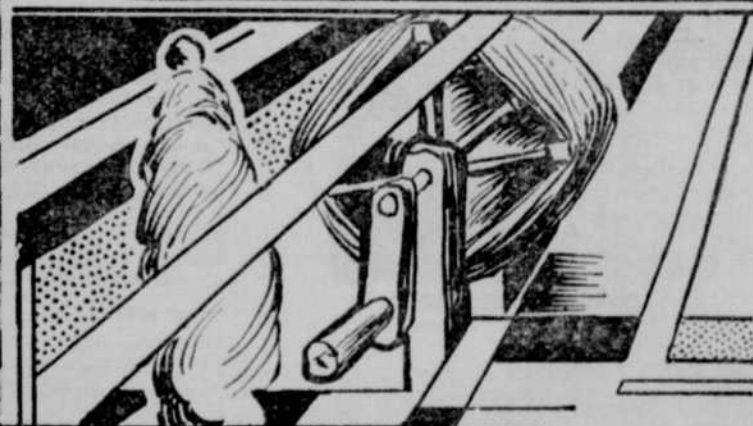


Les choses qui s'en vont

UNE FILEUSE (MME
LAPLANTE, DE L'ILE D'ORLÉANS) QUI
PARTICIPA AU FESTIVAL DES METIERS ET DE LA
CHANSON, A QUÉBEC. (PHOTO DU C.P.R.)



LE ROUET



LE ROUET ET LE DEVIDOIR (PHOTO DU C.N.R.)

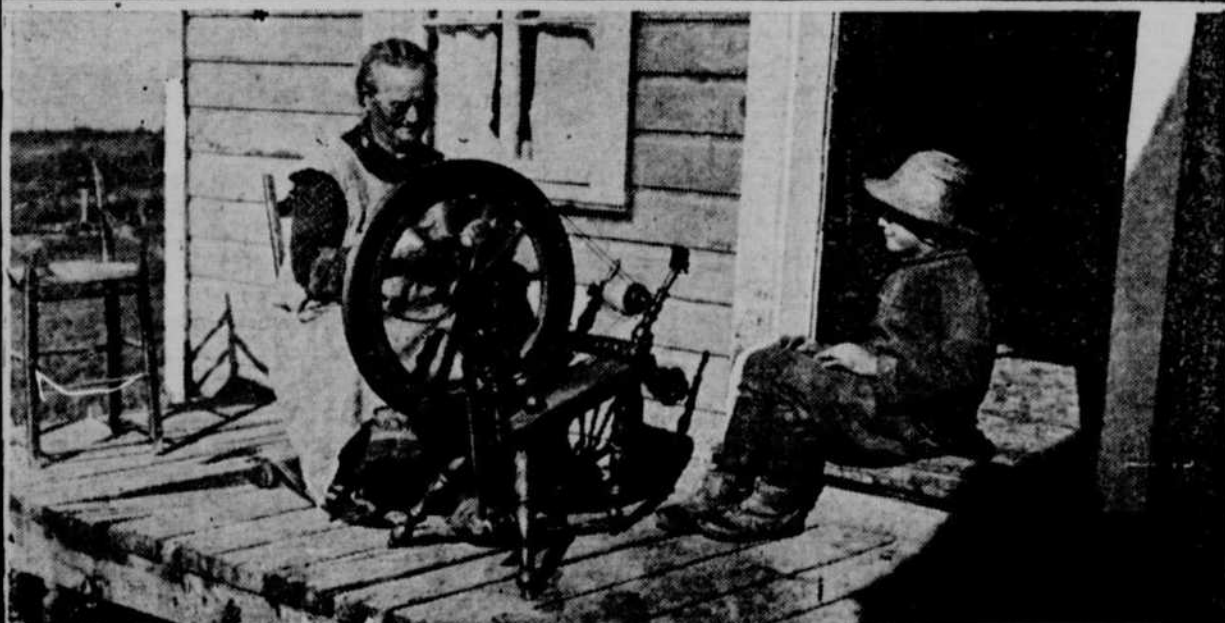


TABLEAU CHAMPÊTRE ASSEZ COMMUN DANS NOS CAMPAGNES, NOTAMMENT
DANS LA RÉGION DE LA MALBAIE. (PHOTO C.N.R.)



Il y a, je dirai cinquante ans, pour faire un compte rond, le cultivateur qui avait un bon roulant, devait — selon l'antique usage venu de Normandie — avantager ses filles pour l'époque de leur mariage, non seulement de la commode, du buffet, du coffre à équipette bourré de bon butin; mais encore de deux ou trois brebis (une moutonne et son petit par exemple), d'une vache-à-lait, de quelques volailles et d'un rouet flambant neuf. Si on pouvait savoir dans les rangs — et grâce à des bavassements, la nouvelle s'y répandait comme une trainée de poudre — qu'une chaise berceuse et une pèlerine de vison viendraient s'ajouter au trousseau, du coup, la Phine à Titoine devenait un parti extra.

Le cavalier de cette blonde avait préalablement défriché un coin de sa concession et y avait bâti une maisonnette; c'est bien du moins. Il y avait ensuite disposé les meubles indispensables, chaises, lit, tables, huches, bancs-aux-sciaux, tous faits de sa main. C'est là qu'après les noces, les nouveaux mariés installaient leurs effets, assurés qu'

(Lire la suite en page 7.)



Pierrot, l'autre jour, est revenu de l'école tout essoufflé. Sa maman n'a pas manqué de le gronder pour s'être amusé à courir le trottoir devant quelques voitures en marche, sous prétexte de rejoindre le fuyard.

D'abord Pierrot a grandement tort de convertir ainsi la rue en terrain de jeu. S'il ne se corrige au plus tôt, vous le verrez victime d'un accident. Et Dieu sait si nous avons à en déplorer un nombre trop considérable chez les tout-jeunes.

De plus, notre bambin vient d'"attraper" un rhume qui lui serre la gorge, lui chauffe la tête et lui éteint la voix. C'est une pitié! Et tout va mal, alors. Vraiment, s'il néglige de se laisser soigner et recommence ces imprudences, ce garçonnet sera le malheureux candidat aux plus sérieuses maladies: bronchites, pleurésie, pneumonie, etc.

En conscience, Pierrot se doit donc d'être plus prudent à l'avenir, de revenir de l'école à la maison sans faire le gamin, de ne pas s'exposer à bousculer les piétons; c'est un manque de savoir-vivre, ni de risquer sa vie par passion du jeu et légèreté d'un moment. Il a le devoir de se garder en bonne santé et d'éviter tout ce qui peut la compromettre le moins. Enfin, sa maman, qui veille avec tant de soin sur son éducation, doit être écoutée; ses recommandations et ses ordres, scrupuleusement suivis. C'est son amour qui les lui inspire, et c'est Dieu qu'elle représente auprès de l'enfant confié à sa sollicitude.

Pour toutes ces raisons, Pierrot obéira, j'en suis sûr, car il n'a pas mauvais cœur.

Faites de même, et votre prudence, appuyée sur une soumission empressée, vous protégera contre les multiples dangers signalés plus haut.

La prudence est la mère de la sûreté...

O. D.

Au sombre pays.



Guide RAYMOND
Grand'Mère



FEUILLES MORTES

Comme un petit oiseau blessé,
Tourbillonne la feuille morte.
Au souffle du vent qui l'emporte.
Pour la prendre, m'étant baissé,
Je crus la saisir à ma porte.
Le vent passait, elle a passé.

Elles vont ainsi toutes, toutes,
Feuilles de chêne ou d'églantier,
Et pourrissent sur le sentier,
Dont elles décoraient les voûtes,
Loin du buisson, de l'arbre altier,
Elles s'en vont au creux des routes.

Qui monte trop haut tombera.
Le vent les élevait aux nues.
Les en voilà bien revenues!
Qui lâcha Dieu souvent pleura!
Les feuilles sont des choses menues.
— Demain le printemps fleurira.

ANDRÉ BESSON.

C'EST GASTON

Connaissez-vous le mignon petit Gaston?

Certes, non. Alors, permettez à une grande cousine de vous en détailler le portrait.

De notre famille, il est le cadet, le bébé dorloté. Qu'il est délicat et gentil aussi notre "trésor"! A première vue, vous vous en éprendriez, chères amies. Des cheveux blonds comme les bles mûrs encadrent son frais visage. Magnifique parure, auréole d'or d'un prix inestimable! Ses yeux, deux pierres précieuses. Ah! qu'ils sont enviables... D'un bleu d'abîme profond comme un lac, ces yeux-là sont le seul et vrai miroir de son âme délicate.

Jamais il ne reçoit un bonbon sans en faire le partage avec son petit frère. Toujours de ses lèvres tombe l'éternelle question: Jean-Paul en a-t-il aussi? Quand sa maman lui dit: Gaston, viens faire telle ou telle promenade, tout de suite jaillit de son cœur: Ah! maman, Jean-Paul aussi? Et maman de répondre quelquefois: il n'y a pas de place. Et lui de répliquer gentiment: eh! bien, nous resterons debout.

N'est-ce pas qu'il est généreux? Ce petit blondin de quatre ans prie très bien son Jésus. Au jeu, c'est toute sa vivacité qui y entre. Partout où il se trouve, son langage est intelligent et français... Juste quatre printemps passent sur ses frêles épaules, fardeau lourd de jours heureux!

C'est un semeur de baisers, qu'il multiplie à son papa et à sa maman.

En terminant je vous raconte un fait digne de lui, qui dévoilera un peu plus son bon cœur. J'étais seule à la cuisine, lorsqu'il s'offrit pour me rendre un petit service. Il en exigeait une rançon, légère heureusement... Levant sa tête de côté, il me regarde avec ses yeux limpides et me dit dans son langage enfantin: "Donne-moi un bec." Dites, bambins, nous avons bien raison de l'aimer, de le choyer, notre "trésor"? Celui qui aime Jésus, qui chérit son petit père et sa belle maman par-dessus tout, c'est Gaston! Celui qui possède une âme généreuse et un si bon cœur, c'est Gaston!

AMANTE DE LA MER

Octobre, 1937.

CORRESPONDANCE

EDDIE. — J'ai lu votre article et le range parmi les essais publiables. Merci. Si TIT-LOUIS veut bien vous faire connaître ses nom et adresse véritables, il peut compter sur une lettre de votre part. A ce cousin de répondre à votre désir, s'il juge à propos de correspondre avec vous.

GERALD. — Mon cher neveu, votre composition n'est pas mal, mais elle est si peu développée que j'hésite à la publier. Je laisse tout de même savoir à COEUR D'APOTRE et à EDDIE que vous leur dédiez cet essai. Bonjour, mon petit.

PIERRETTE. — Je verrai à poster votre lettre à bonne adresse. L'âge de mes nièces m'est rarement connu; j'essayerai quand même à ne pas vous décevoir dans mon choix.

A RISSETTE, SUZANNE, LOUISETTE et AME FRANCAISE, votre amical bonjour. Vos félicitations à COMTESSE VANDAL pour son récent article. Merci pour votre composition. C'est court mais passable.

JEANNINE DES LILAS. — Vous êtes la bienvenue, mon enfant. En votre nom je demande à Louissette de se rendre à votre désir en correspondant avec vous. A celle-ci de vous écrire la première. A COMTESSE VANDAL et COUSINE NICOLE vos félicitations pour leurs récents envois. Vos amitiés à COEUR DE VERMEIL, LOUISETTE, OLIVE, ETOILE DE MARIE et BRIN DE MOUSSE. Votre petite composition sera probablement publiée. Merci.

LOULOU. — Votre gentille lettre m'apprend que vous vous êtes ennuyée de votre famille de la Page. Voilà un signe évident de l'attachement que vous lui portez. Merci. A tous vos cousins et cousines vos amicales pensées, spécialement à LOUISETTE, JEANNOT, COMTESSE VANDAL, TIT-LOUIS, RISSETTE, BRIN DE MOUSSE, FROUFROU, SOLDAT DE CHOCOLAT et à PIERRETTE. Je l'avisé ici que vous venez de lui écrire. De JEANNOT et LOUISETTE vous attendez pour bientôt une réponse. Et moi, je vous souhaite toutes sortes de bonnes choses.

PETITE MELSANGE. — Votre cousine PIERRETTE cherche une correspondante de votre âge. Je me permets donc de vous adresser sa lettre. Un bonjour à tous vos cousins et cousines de votre part. Mille baisers à votre correspondante SUZANNE. Je suis heureux d'apprendre que vous serez bientôt une croisée de l'Hostie. Tous mes vœux, ma nièce enfant.

ROSETTE. — Vous pouvez maintenant vous compter des nôtres, chère enfant. Je laisse ici savoir votre désir de correspondre avec l'une de vos cousines de 12 à 13 ans. Votre parole est représentée dans notre famille par deux gentilles petites nièces. Au revoir.

Oncle DOMINIQUE.

SOLITUDE

Ce soir, il tombe une pluie fine et silencieuse, et je suis seule avec mes pensées.

Mes parents sont partis pour une quinzaine. J'espère qu'ils s'amuseront beaucoup.

Moi, je n'ai qu'à me promener par l'imagination.

C'est triste d'être seule, sans même avoir une petite sœur près de soi.

Seule au coin du feu, je rêve...

Je me vois toute petite, sur les genoux de ma jeune maman qui me caresse si tendrement, tandis que mon bon papa rit de mon gentil babil.

Comme j'étais heureuse dans ce temps-là!

Je me souviens encore du joli petit ours que j'avais reçu pour mon anniversaire de naissance. Je lui parlais comme l'on parle à une personne, et mes parents me regardaient avec une telle joie!

Un peu plus tard, ma première communion. Quel beau jour que celui-là! Dire que j'avais le petit Jésus dans mon cœur!

Les premières grosses larmes que j'ai versées furent à mon entrée en classe. Ah oui! ce 1er septembre 1924. Je m'en souviens comme si c'était hier. Pensez donc, laisser mon papa, ma maman, mes jouets, tout ce qui m'était cher pour aller m'enfermer dans un couvent!

Maintenant tout cela est passé, et je suis seule avec mes pensées...

OISEAU-MOUCHE



A TABLE:

Madame, à sa petite bonne. — Faites donc attention, vous renversez la sauce sur ma robe.

La petite bonne. — Oh! cela ne fait rien, Madame, il y en a encore à la cuisine.

A L'HOTEL:

Le voyageur entrant:

— Combien les chambres?

— Quatre dollars au premier, trois dollars au second, deux dollars au troisième, un dollar au quatrième.

— Merci, ça ne fait pas mon affaire.

— Pourquoi donc, Monsieur?

— L'hôtel n'est pas assez haut.

A QUOI L'ON PEUT COMPARER LE CHARBON

Ce charbon tout noir et vulgaire, qui sous l'action du feu, devient l'agent réconfortant de ceux qui ont froid, nous aide à préparer notre nourriture, brûle tout ce que nous devons détruire, allume d'immenses incendies, actionne les moteurs, fait avancer, par la vapeur, les chemins de fer et les bateaux, est nécessaire pour faire l'acier trempé des sabres et armes de guerre, enfin, ce pauvre charbon tout noir, venu des profondeurs de la terre, qu'on a peur de toucher parce qu'il salit, devient presque universel quand il s'est laissé envahir par le feu.

L'action du feu sur lui, lui fait tout d'abord émettre une quantité de fumée, ce sont les gaz délétères qui sortent du charbon quand il brûle. Peu à peu le charbon s'identifie tellement avec le feu qu'il ne fait plus qu'un avec lui; on ne voit plus rien de sa vilaine couleur noire, ce n'est plus qu'un feu ardent, une grande incandescence qui émet la chaleur qui s'irradie autour du foyer.

N'est-ce pas là la plus vraie image de notre pauvre moi?... Celui-ci, sous l'action du feu de la charité divine, la grâce, commence par se débarrasser de ses mauvais penchants; puis il se laisse, de plus en plus envahir par le Feu divin et devient enfin Un avec lui, propre à toutes les œuvres que Dieu veut faire en nous et par nous.

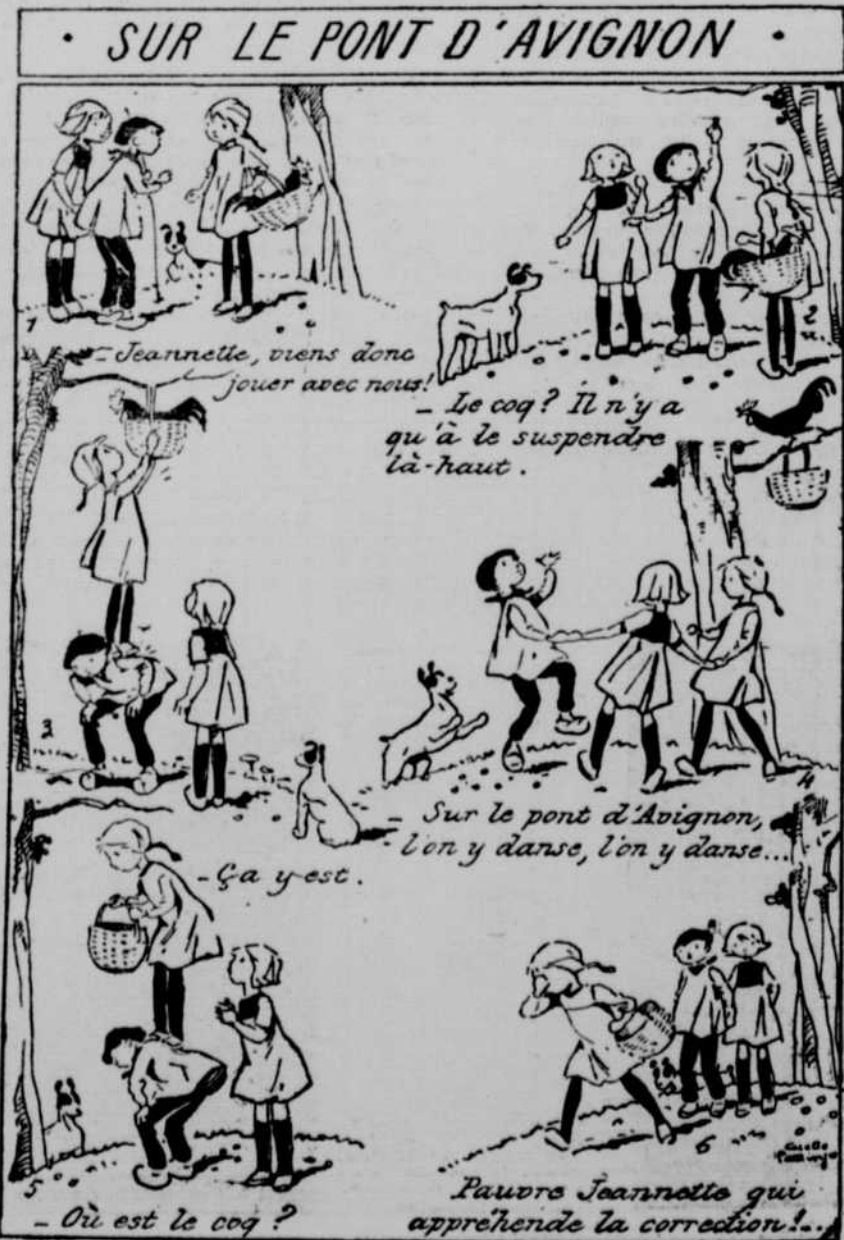
La chaleur de grâce et d'amour s'irradie autour de nous, réchauffe ceux qui sont froids, fait avancer les âmes vers Dieu, et peut allumer dans le monde un immense incendie de zèle pour sa gloire. C'est bien alors qu'on peut dire: "Les âmes embrasées ne peuvent rester inactives".

Aussitôt que la chaleur du foyer diminue, même un peu, nous voyons le charbon redevenir lui-même et réapparaître en petites tâches noires sur le brasier brûlant.

De même, quand nous laissons diminuer en nous la ferveur de la charité, aussitôt les petits points noirs des imperfections, des fautes, viennent faire tâche sur notre âme à cause du moi qui s'est repris à vivre.

GRANNIE.

("Le Clef d'Or.")



SUR LE PONT D'AVIGNON



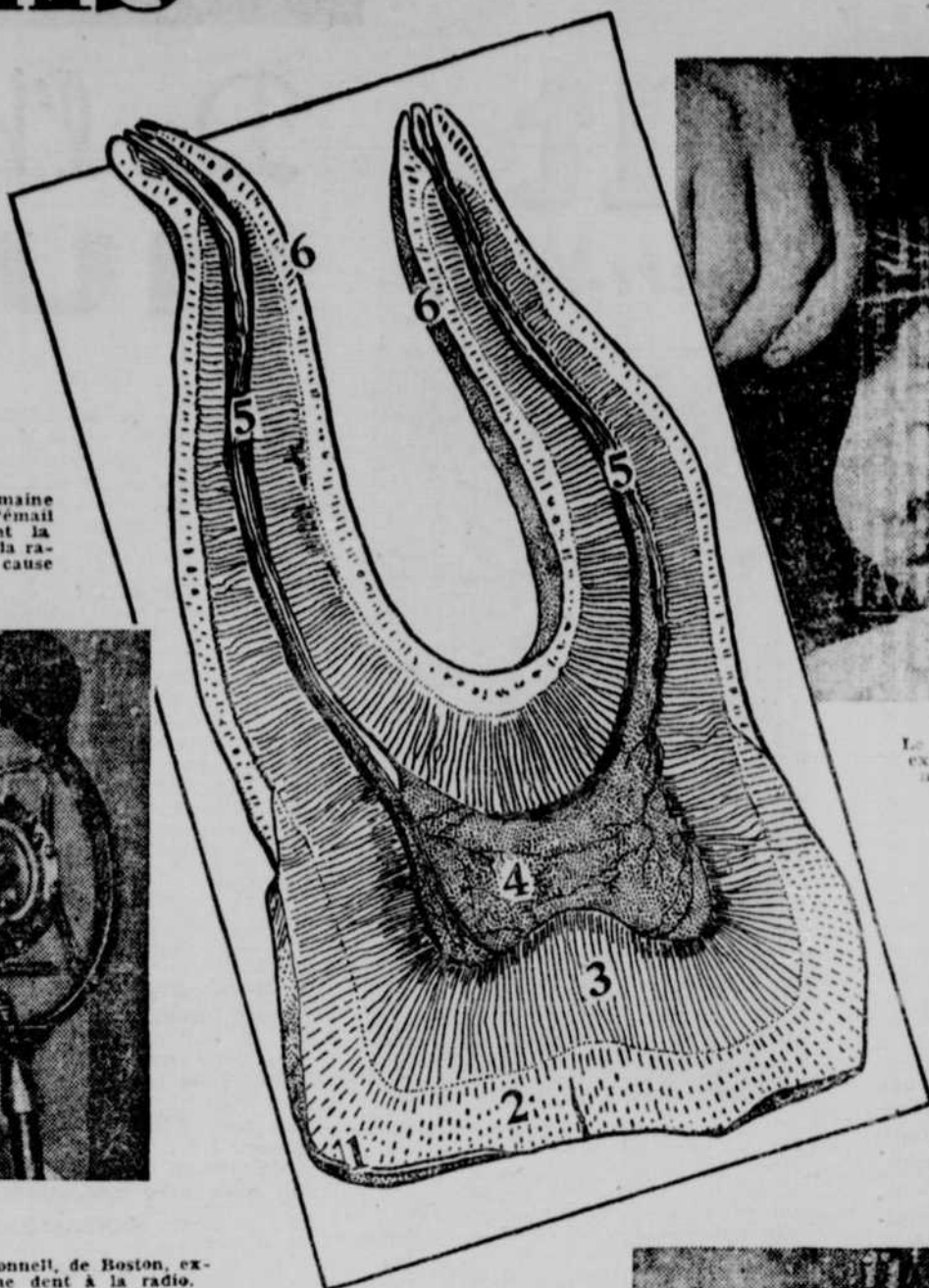
— Où est le coq? — Pauvre Jeannette qui appréhende la correction!...

Sauvons nos dents !

◆ Les savants disent que l'extraction "en bloc" des dents est "passée de mode"



A droite, coupe d'une dent humaine montrant : 1—la couronne; 2—l'émail; 3—dentine; 4—cavité contenant la pulpe dentaire; 5—le nerf dans la racine; 6—la carie de la pulpe cause le mal de dents.



Le moment critique au cours d'une extraction de dents. Ce n'est sûrement pas amusant.



La dent est maintenant réparée et elle ressemble à une dent qui n'a jamais été atteinte et elle peut durer encore plusieurs années.

DANS un discours qu'il prononçait devant le Congrès des Dentistes des Etats-Unis, à Atlantic City, le Dr Harry R. Johnston, d'Atlanta, condamnait, comme passée de mode, la pratique de l'extraction en bloc des dents. "Trop nombreux sont les médecins et les dentistes, disait-il, qui ne semblent pas réaliser que les dents servent à la digestion. La digestion est une combinaison d'un procédé mécanique et d'un procédé chimique. Négliger la partie mécanique est s'exposer à faire échouer la partie chimique."

Presque qu'en même temps, le Dr Newton Kugelmass, de New-York, parlant à l'Académie de Médecine de cette ville, dit qu'il faut plus de temps, toute une vie peut-être, pour combattre la carie des dents. Il dit qu'une mauvaise dent peut être le résultat, et non la cause, d'un malaise quelconque dans le système humain. Une dent avariée peut généralement être assainie et il demanda aux dentistes de cesser l'extraction générale des dents mortes; celles dont le nerf est mort et celles qui abritent un abcès.

Il n'y a pas de raison pour qu'une infection dentale ne soit pas guérie, tout comme dans les autres parties du corps. L'infection de la bouche est une indication de la réaction individuelle à l'infection.

Ces déclarations, ajoutées à plusieurs autres dans le même sens, ont fait conclure qu'il est maintenant "vieux jeu" d'extraire les dents "en bloc" et que la science médicale devrait entreprendre une campagne de sauvegarde des dents, ce qui serait plus utile à l'humanité que l'extraction.

Le Dr Kugelmass est un spécialiste en la matière, ayant fait de très longues études et de nombreuses expériences. Il dit que pour que les enfants aient de bonnes dents, la mère doit suivre un régime alimentaire approprié. Tout le système de l'enfant doit être suivi de la naissance à l'adolescence pour développer chez lui les résistances à la carie. La carie des dents est plus générale au cours de la première année, puis de 6 à 7 ans, et enfin de 12 à 13 ans. Huit pour cent des enfants seulement ont de bonnes dents. Celui qui a de mauvaises dents, doit voir son dentiste. Pour neuf pour cent, les dents sont bonnes ou mauvaises parce que les glandes fonctionnent bien ou mal. Chez dix pour cent des autres, la carie est causée par une mauvaise méthode d'alimentation. Pour 65 pour cent, la diète est mauvaise. Pour huit pour cent, l'hygiène de la bouche n'est pas ce qu'elle devrait être.

Le Dr O'Donnell, de Boston, extrayant une dent à la radio.

Le Dr Korbin, de Philadelphie, dit que l'on doit accorder autant d'attention et de soins aux dents d'un enfant qu'à celles d'un adulte. Si l'on agit de la sorte, les extractions de dents, par la suite, seront moins nombreuses et plus tardives. Le soin de la bouche et des dents devrait être la première chose à faire en se levant, les bactéries étant en plus grand nombre au lever. Après un nettoyage de la bouche, le matin, les bactéries diminuent de 50 pour cent, remontent à 75 pour cent avant le dîner pour redescendre à 25 pour cent si on se lave les dents avant de se mettre au lit.

Une alimentation mieux faite peut sauver bien des dents, dit le Dr Lyons, de Jackson, Michigan. En Autriche, le gouvernement a donné son appui à la campagne entreprise par certains médecins pour sauvegarder les dents de la population, et il a défendu de porter des dents ou des "ponts" en or.



A gauche, photographie microscopique d'une mauvaise dent montrant une cavité. Le dentiste est partie, exposant la partie intérieure de la dent.



Au moyen d'un instrument, à droite, le dentiste enlève de la dent toutes les parties qui sont cariées et la nettoie complètement.



Après l'enlèvement de la carie, il s'agit de boucher l'ouverture. Le matériel employé est sur le point d'être introduit dans la cavité.

Chauffage rustique

DANS UN CHALET DE "FIN-DE-SEMAINE"

La cabane en planches, que l'on utilise souvent pour les séjours de "fin de semaine" à la campagne, n'est pas une maison habitable en dehors des mois chauds de l'été: c'est presque une tente. Le bois blanc remplace le coulis et permet une installation plus vaste: mais c'est tout.

Que faire si le temps fraîchit? Or, c'est une éventualité à laquelle il faut bien s'attendre, la belle saison n'étant pas très longue, surtout en montagne ou en forêt.

Nous avons donc découvert avec plaisir une idée ingénieuse de chauffage extrêmement rustique mais, par la même, très facile à installer. Le croquis que nous vous présentons est pris au Pavillon autrichien de l'Exposition de Paris, dans un chalet tyrolien de grande altitude.

Un carré de carrelage rouge en briques réfractaires occupe environ 30 sur 30 pouces par terre, sur le sol du chalet. On pose dessus une sorte de table en ciment armé, dont le centre ouvert fait cheminée au moyen d'un large tuyau qui traverse le plafond. Rien de plus simple comme on voit: c'est digne des temps néolithiques! Mais cela n'empêche pas le feu de chauffer fort agréablement toute la petite pièce: feu de bois bien entendu, que l'on allume avec de la braise et que l'on couvre avec de la cendre quand les grosses bûches sont bien prises.

Toute la famille du campeur se groupe autour du feu pour la veillée. On y



sèche les vêtements ou les bottes humides: bref, on y jouit de ce confort primitif qui est une si grande joie et une telle détente morale dans nos vies d'extrême civilisation.

Aucun danger d'intoxication n'est à craindre, à cause du tirage direct, très vif, obtenu par le tuyau droit et l'entonnoir de base, qui fait appel sur tous les gaz de combustion.

Néanmoins nous conseillons de ne pas s'endormir à la chaleur du feu, mais de l'éteindre pour la nuit. C'est plus prudent à tous points de vue.

Paul

Nos
grands
artistes

La vie musicale

Dufault

(1871-1930)

AVEC la mort du grand tenor canadien Paul Dufault, le "monde de la musique a perdu le meilleur interprète de la romance, et son ciel la plus brillante de ses étoiles". L'on a vanté la chaleur de sa voix, la beauté de sa diction, "le velours de son gosier" et peut-être a-t-on oublié de dire ce qui le "préservait grand" dans la mémoire de ceux qui l'ont connu dans l'intimité: la simplicité de son cœur.

Paul Dufault n'avait guère de prétention. Il a eu sa fierté, il en avait le droit et on pourrait peut-être lui reprocher de n'avoir pas eu assez d'ambition. A quelqu'un qui lui disait: "Pourquoi n'allez-vous pas en Europe parfaire vos études?" il répondit: "Bah! à quoi bon la gloire pourvu que l'on gagne assez pour vivre la vie que l'on a rêvée pour ses vieux jours".

Et il l'a vécue la vie qu'il avait rêvée... et c'est dans son village natal, au milieu des siens, qu'il l'a vécue, comblant chacun de la générosité de son cœur et des bienfaits de sa fortune.

Il s'appliqua à donner à la jeunesse de son village le goût du Beau et du Bon, encouragea les talents des uns, les aptitudes des autres et fut pour plusieurs un protecteur. Les jeunes gens de Sainte-Hélène lui doivent des jeux de tennis, de croquets, les enfants de joyeuses excursions à "sa cabane à sucre", des pique-niques sur son vaste terrain, et que de douceurs à tant d'autres! Son dernier chant fut pour l'un de ses protégés. Réunissant ce qui lui restait de forces, il se rendait à l'église, pour la première messe d'un jeune lévite. Sa vue faisait défaut... cependant, il pria l'organiste de reprendre l'introduction et chanta encore avec des accents d'autrefois.

Après la mort de son père, il prenait possession de la maison paternelle, qu'il voulait garder avec son beau vieux cachet d'ancienneté, ne permettant jamais qu'on changeât un cadre ou déplaçât un meuble. De quelle sollicitude et quelle tendresse il entourait sa vieille mère et la vénérable tante octogénaire qui lui survit! De quelle respectueuse piété filiale il prévenait leurs moindres désirs! Comme c'était beau de le voir accompagner, chaque année, sa vieille maman au pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré, voyage si cher aux mères canadiennes. Et la chronique des *Annales de Sainte-Anne* répétait avec le même bonheur de quelle "pieuse façon le grand artiste avait chanté les gloires de l'Hostie, ou celles de la Reine du ciel, et ravi les pèlerins".

Pieux, le grand chanteur l'était, et de la plus simple façon. Il y a quelque vingt ans il allait à New-Bedford donner un concert avec la chanteuse Eugénie Tessier. Une amie de cette dernière qui l'accompagnait était bien anxieuse de voir si le lendemain, dimanche, le célèbre ténor qui avait été si applaudi serait à l'église pour la messe. Elle eut la joie de le voir, parmi les fidèles, égrener les Ave comme le plus simple d'entre eux, sur son grand chapelet de bois. Il y a deux ans, des nièces et leurs amies l'avaient accompagné dans un récital de ses élèves. A quelques-unes qui préparaient sa salle il disait: "Toi, plie cette cravate et mets-la dans ce coin; toi, prends cela et mets-le dans la poche de mon veston; c'est là, c'était un simple crucifix qui, ajoutait-il, "ne me quitte jamais".

L'on comprend aisément que la mort ne lui ait pas fait peur. "Ma seule crainte, disait-il à quelqu'un, est de ne pas assez redouter la mort".

Avec quelle émotion M. le Curé de Sainte-Hélène racontait à des amis venus de Montréal, "qu'il avait rarement vu quelqu'un se préparer à mourir avec autant de résignation chrétienne".

Il laisse le plus durable souvenir, celui d'une charité sans borne, d'une extrême bonté. Il était adoré des enfants qui l'appelaient tous "mon oncle Paul". Et combien de personnes de tout âge n'ont eu pour exprimer leurs regrets et leurs sympathies qu'une seule exclamation: "Pauvre M. Paul, il était donc bien bon!!". Bon, il le fut d'une façon presque extraordinaire. Il n'y a que ses bonnes gens de Sainte-Hélène qui savent combien de fois il leur a rendu service, ne serait-ce que par les messages de toutes sortes dont on le chargeait quand il allait à Saint-Hyacinthe. A un bon médecin, vieil ami, qui le rencontrait un jour, rue Cascades, il devait avouer: "Je regrette de ne pouvoir causer longuement, j'ai bien des commissions à faire encore, acheter une casserole en granit pour une bonne vieille, puis de l'étof-



PAUL DUFAULT

fe pour une autre, etc., etc." A l'étonnement de son vieil ami, il répondit: "Ca leur fait plaisir et ça leur rend service".

Quelle leçon dans notre siècle d'égoïsme, d'orgueil et de snobisme! Ces anecdotes de la vie d'un artiste devraient être racontées à tous les jeunes pour bien leur apprendre que rendre service à son prochain, faire plaisir aux humbles et aux petits, n'enlève rien à son rang, à sa position sociale ou à sa gloire. Au contraire, c'est l'auréole qui seule peut avoir un éclat brillant, puisqu'elle met en valeur la grandeur des âmes, par la noblesse de l'idéal et l'élévation des sentiments.

Mme Alice CARTIER-DEZIEL

(Le "Devoir", juin 1930).

Dans une salle de concerts

Les publics qui se transportent d'une salle de concerts à l'autre, nous finissons par les distinguer assez vite. Le programme à peine commencé, nous reconnaissons une certaine façon de "suivre" les œuvres, d'être attentif ou passionné, d'applaudir avec un élan spontané et presque enfantin ou, au contraire, avec cette sorte de retenue distinguée, informée et "bien élevée" qui doit être assez peu exaltante pour les infortunés artistes.

Mais c'est aussi qu'il est tant de façons d'écouter une œuvre; on ne peut nous demander, aussitôt assis dans notre fauteuil, d'adopter en même temps un enthousiasme plus ou moins docile au goût du jour! Comment accepter de telles consignes, lorsque notre sensibilité seule devrait dicter nos réactions — et notre connaissance de la musique exécutée, de la technique des instrumentistes, de la qualité et de la sûreté des voix?... J'admire encore, il n'y a pas si longtemps, avec quelle facilité d'excellentes personnes paraissent s'accorder rapidement aux sentences de quelques juges, d'ailleurs parfois bien informés! des conversations tout à fait divertissantes. De charmantes femmes et des messieurs très élégants énonçaient sans sourciller toutes sortes de phrases définitives dont on pouvait sourire. Mais enfin, le spectacle achevé, la foule se retirait avec, au fond du cœur, un très authentique sentiment de beauté et de perfection qui, après tout pouvait faire pardonner tant de frivolité.

De l'histoire de la MUSIQUE

(SUITE)

TOUT en se préoccupant d'acquiescer des notions plus approfondies et par conséquent plus sûres et plus précises, sur l'évolution de la musique et de ses formes principales, les musicologues contemporains furent amenés à constater combien son histoire était intimement mêlée à l'histoire des autres arts et à l'histoire générale elle-même; combien aussi elle contribuait parfois à faire mieux comprendre les tendances d'une époque.

En ces dernières années, on s'est attaché à mettre en lumière ces rapports de l'histoire de la musique avec l'histoire générale. Quelle que soit la prudence nécessaire en pareille matière, où il faut tenir compte des conditions particulières où se trouvent les divers arts, certains parallélismes synchroniques paraissent convaincants.

Lorsqu'à l'art roman succèdent les formes nouvelles de l'architecture et de la sculpture gothiques, on constate une évolution analogue dans les compositions musicales. D'abord assez lourdes et même gauches dans leur construction simpliste et massive, elles deviennent plus légères et plus souples et même temps que s'ouvrent les fenêtres, que s'allègent les arcs et que montent les flèches. Cette grâce des imagiers qui ont travaillé à Paris, à Reims, à Chartres, à Amiens, ce *sourire du XIII^e siècle*, on les retrouve chez les musiciens qui ont vécu au même temps, tel Adam DE LA HALLE, l'auteur du *Jeu de Robin et Marion*, cette pastorale chantée d'une exquise fraîcheur.

Le flamboyant de la dernière période de l'art gothique correspond à la polyphonie compliquée, touffue, luxuriante des grands contrapontistes, si expressive d'un moment de vie intellectuelle intense, provoquée par les débuts de l'humanisme.

L'HUMANISME triomphant finit par tomber parfois dans des recherches d'un pédantisme assez vain, comme ces essais de "musique mesurée à l'antique" que l'on voit surgir à la fois en France, en Allemagne et ailleurs. Mais toute la splendeur de la Renaissance se retrouve dans l'œuvre de génies comme PALESTRINA ou Roland DE LASUS, frères de RAPHAEL et de MICHEL-ANGE.

Un rapprochement caractéristique nous est fourni par les débuts de l'opéra? où se reflète la vie italienne du XVII^e siècle; la subtilité et la finesse aristocratiques des cénacles florentins, la vie frémissante de Venise, le faste du milieu romain, la douceur de vivre et la sensualité de l'art de CACCINI et PERI, de MONTEVERDI et CAVALLI, de Luigi ROSSI, de STRADELLA et de SCARLATTI.

L'art musical français n'est pas moins révélateur d'aspects essentiels de la mentalité du siècle de LOUIS XIV. Plus encore que les portraits de RIGAUD et les paysages de Claude LORRAIN, plus que les statues de GIRARDON, de COYSEVOX, de COUSTOU, les opéras de LULLY, un Florentin cependant, et les motets de DUMONT, un Liégeois, en évoquant la maesté théâtrale et pompeuse. Les gracieuses pièces de clavecin d'un COUPERIN font songer aux jardins à la française et constituent, à leur égal, des manifestations sensibles de l'esprit d'ordre qui inspire à DESCARTES le *Discours sur la Méthode*.

Si nous en venons à des temps plus rapprochés de nous, qui, mieux que BEETHOVEN, a exprimé par des moyens artistiques le formidable réveil de 1789? BEETHOVEN, ce génie révolutionnaire qui fait la guerre aux privilèges et aux préjugés musicaux, qui substitue au principe d'autorité le principe de liberté, qui revendique pour l'âme humaine le droit d'exprimer toutes ses aspirations.

Si le XIX^e siècle est dans l'histoire politique l'époque du réveil des nationalités, il l'est aussi pour la musique. On a plus d'une fois fait ressortir la signification historique de la phrase prononcée un soir à Bayreuth par Richard WAGNER: "Enfin, nous avons un art allemand". On a montré que dans les *Maîtres Chanteurs* et dans *Siegfried* s'élevait ouvertement l'orgueil et l'esprit de domination germaniques. WAGNER est né l'année de la bataille de Leipzig, décisive pour l'avenir de la Prusse. Le triomphe du wagnérisme coïncide avec celui du pays qui devait être le principal artisan de l'unification de l'empire d'Allemagne. Ce même réveil des natio-

nalités nous valut l'éclosion et le développement d'une série d'écoles particulières, dont les productions puisèrent, dans le fonds des traditions populaires, une couleur si spéciale et dont plusieurs furent d'une richesse exceptionnelle.

La musique suit l'évolution politique. Sans méconnaître la haute valeur des successeurs de WAGNER, on doit constater chez eux une sorte de mégalomanie, un amour du "colossal", bien conformes aux aspirations de leur milieu et qui, par réaction naturelle, entraînent les Latins à une recherche plus grande de l'ordre et de la clarté, ces caractères distinctifs de leur génie propre.

Enfin, si nous écoutons les œuvres hardies des compositeurs plus récents, n'y percevons-nous pas un reflet de l'état social issu de la commotion de la Grande Guerre? Etat troublé, inquiet même, où bien des principes politiques et économiques sont bouleversés. Les musiciens, eux aussi, semblent faire table rase des principes harmoniques; ils se libèrent de la contrainte de la rigoureuse tonalité moderne, de la tyrannie des cadences classiques, des rythmes réguliers et carrés; ils recherchent des timbres et des agglomérés sonores nouveaux. Depuis un an ou deux, ils songent même à tirer parti d'instruments mécaniques. Je ne vise pas le phonographe, qui ne fait que reproduire de la musique écrite pour d'autres instruments, mais ces engins automatiques sur lesquels peuvent être notés des morceaux composés expressément pour eux, comme on écrit des scénarios spéciaux pour les représentations cinématographiques. On ne peut s'empêcher de voir dans ces recherches une application nouvelle du machinisme qui a révolutionné la vie économique moderne, peut-être aussi de certaines tendances collectivistes, destructives de l'individualisme qui a régi le monde jusqu'à présent.

Où cela conduira-t-il? L'historien ne peut le dire. Il doit se borner à constater les faits, à tâcher d'en déterminer le sens réel et l'enchaînement. Tout au plus peut-il, lorsque d'aucuns s'effraient, rappeler que l'on a toujours traité de révolutionnaires ceux qui s'efforçaient de s'exprimer de façon nouvelle, et que les novateurs, de leur côté, ont volontiers pris des attitudes de destructeurs. A l'époque d'une sorte de mouvement romantique dans l'histoire de la musique grecque, le Millésien TIMOTHEE déclarait: "Je ne chante pas le suranné car le nouveau est de beaucoup préférable à l'ancien. Place au jeune Zeus! Adieu Chronos et la vieille Muse!"

Cette déclaration qui date de vingt-cinq siècles, plus d'un jeune le répète aujourd'hui en d'autres termes, et sans connaître TIMOTHEE.

Tant il est vrai, pour l'observateur impartial et consciencieux que la vie est un perpétuel renouvellement. Cet observateur sait que le temps se charge de séparer du bon grain l'ivraie stérile. Il n'a aucune raison de désespérer de l'avenir de l'art, car il s'est rendu compte de l'infinité faculté de développement des procédés d'expression, depuis le chant homophone de l'homme primitif jusqu'aux polyphonies géniales et aux fluides et subtiles harmonies des temps modernes.

P. J.

POUR RIRE

Le professeur, terminant son explication. — ... Et comme vous le voyez, le résultat est: $x = 0$...

Une petite voix dans la classe. — Et alors, on a fait tout ce travail là pour rien?

...

— Je ne suis pas poseuse comme certaines de mes camarades de théâtre, dit l'actrice. Je reste exactement la même dans la rue et sur la scène...
— Et vous n'attrapez pas froid?

x x x

— Je suis fier de mon fils. Il est parti de tout en bas et maintenant il a atteint le sommet.

— Comment cela?
— Il a débuté comme ressemelleur de chaussures et aujourd'hui il est coiffeur.

Dimanche, 14 novembre 1937

JEUX d'esprit



M
croisés
T
S
(15)

210.—METAGRAMME

On s'y prosterne au temple.
On y met cotillon.
Place publique et ample.
Puis jeune rejeton.
Du globe est un exemple.
Effet d'un champignon.

(Envoi de A.-M.-J.).

211.—MOT CARRE.

Ville de Belgique.—Grande rivière des Etats-Unis.—Maréchal de France.—Poisson de mer.

212.—ENIGME

Je suis un acte vil et digne de mépris.
Et quand l'oiseau me prend, il ne peut être pris.

213.—MOT DECROISSANT

Province.—Partie du corps humain.—Mois.—Adjectif possessif.—Consonne.

214.—QUESTION HISTORIQUE.

A qui attribue-t-on ces paroles: "Qui ne sait pas dissimuler, ne sait pas régner"?

215.—L'ONCLE ET SES TROIS NEVEUX.

Un vieil oncle très riche aime beaucoup ses trois neveux. Il voudrait partager entre eux une somme de \$99 750 dollars. Ses trois neveux sont âgés respectivement de 5, 9 et 11 ans. Après avoir réfléchi, il se rend compte que la meilleure manière de distribuer son argent est de le placer au taux de 5 p. 100, intérêts non composés. Il est arrivé de calculer qu'en plaçant ainsi une certaine somme pour chaque garçon, à leur majorité, chacun d'eux aura la même quantité d'argent.

Quelles sont les sommes que l'oncle avait placées?

216.—LE BERGER ET SES MOUTONS.

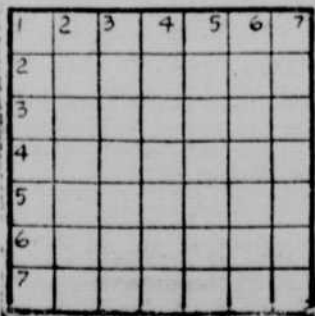
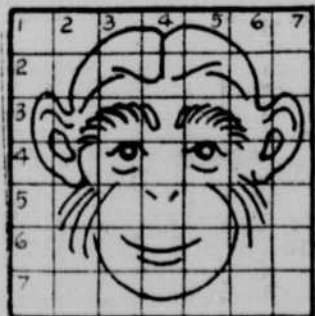
Me promenant l'été dernier dans la montagne, j'ai rencontré un berger accompagné de son troupeau de moutons. Comme je lui demandais de combien de moutons se composait son troupeau, il me répliqua:

—Je n'en sais rien, car je ne sais pas compter plus loin que 7. Cependant, lorsque je range mes moutons 2 par 2, 3 par 3, 4 par 4, 5 par 5, ou 6 par 6, 7 par 7 il ne m'en reste pas.

Au bout de quelques minutes de réflexion, j'ai pu dire au berger quel était le nombre de ses moutons, et, vérification faite, j'ai vu que je ne m'étais pas trompé. Cherchez aussi, chers lecteurs. Mais, attention! je ne vous donne que trois minutes, par une de plus.

217.—QUELQUES QUESTIONS

- 1.—Qui découvrit le phosphore?
- 2.—Quel fut l'auteur de la vieille chanson française: "Il pleut, il pleut, bergère"?



Essayez à dessiner, dans le carré du bas, la figure de singe reproduite dans celui du haut.

3.—Comment fut édifié la colonne Vendôme, à Paris?

4.—Qui a dit: "Qu'est-ce que le Tiers-Etat? Tout. Qu'a-t-il été jusqu'ici. Rien. Que veut-il? Etre quelque chose"?

5.—Quel était le véritable nom de l'écrivain Pierre Loti?

6.—Comment appelle-t-on les habitants de Rodez et ceux de Royat, en France?

SOLUTION

des problèmes proposés le 7 nov. 1937

204.—METAGRAMME.

Poule. — Boule. — Moule. — Coule. — Foule. — Joule. — Goule.

205.—LOSANGE

L
S O L
L O U I S
L I S
S

206.—SYNONYMES

Querelle Banquet
Usurper Onguent
Intensité Ingénu
Appareil Ravage
Bord Abject
Ultra

207.—VERS A TERMINER

Malheur à l'enfant de la terre
Qui dans ce monde injuste et vain
Porte en son âme solitaire
Un rayon de l'esprit divin!
Malheur à lui! L'impure envie,
S'acharne sur sa noble vie,
Semblable au vautour éternel,
Et, de son triomphe irritée,
Punit ce nouveau Prométhée,
D'avoir ravi le feu du ciel.

208.—LE RENARD ET LE LEVRIER

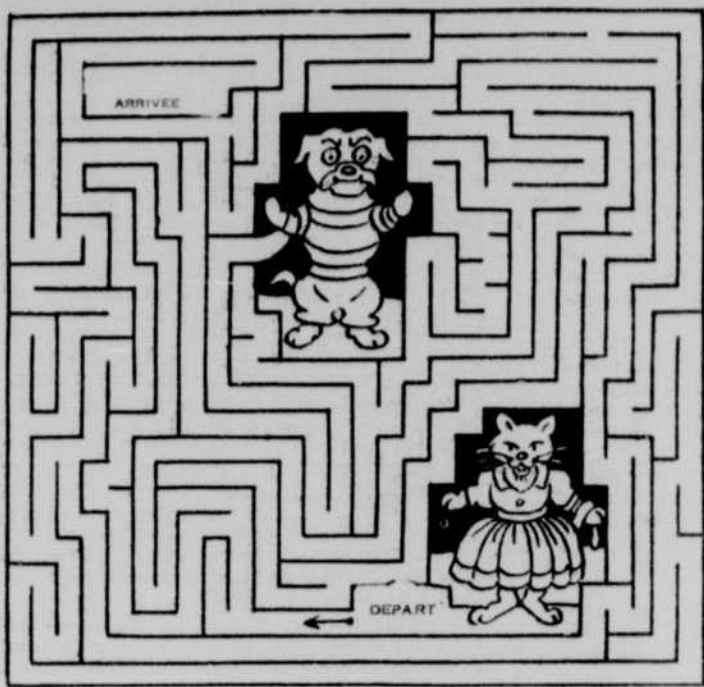
Lorsque le levrier fait 4 x 7, c'est-à-dire 28 sauts, le renard en fait 5 x 7, c'est-à-dire 35. D'autre part, puisque 7 sauts du levrier correspondent à 11 sauts du renard, 28 sauts du levrier correspondent à 44 sauts du renard. La différence entre 35 et 44 est de 9, elle exprime le nombre de sauts perdus par le renard, par rapport au levrier, qui en faisait 28 pendant ce temps. Puisque le renard avait 36 sauts d'avance, le levrier l'aura rattrapé lorsqu'il aura rattrapé 4 fois 9 sauts. Donc le renard ne sera rattrapé que lorsqu'il aura fait 35 x 4, soit 140 sauts.

209.—QUELQUES QUESTIONS (Réponses).

1.—La première traversée de la Manche, en avion, fut réussie par Blériot le 25 juillet 1909. Blériot, qui gagna ainsi le prix de 25,000 francs offert par le journal anglais le "Daily Mail", fut fait chevalier de la Légion d'Honneur le même jour.

2.—Ces paroles, "Qui m'aime me suit" sont du roi de France Philippe VI de Valois. Ce dernier, dès son avènement au trône, en 1328, entre en guerre avec les Flamands, révoltés contre leur seigneur, le comte Louis de Flandre. C'est au cours de la préparation de cette expédition et en s'adressant aux seigneurs et chevaliers, que Philippe VI s'écria: "Qui m'aime me suit!"

3.—Nostradamus, de son vrai nom Michel de Nostredame, descendait d'une famille juive convertie au catholicisme. Il naquit à Saint-Remy, près de Marseille, en 1503; il étudia la médecine à Montpellier, puis parcourut pendant douze ans le Midi de la France et l'Italie, et enfin vint s'établir à Salon, dans sa province natale, d'où il ne bougea plus jusqu'à sa mort en 1566. Il combattit avec succès la peste qui sévissait alors à Aix et à Lyon, puis étant devenu astrologue et aussi un peu magicien, semble-t-il, il se prétendit inspiré et se rendit illustre comme prophète en publiant à Lyon, en 1555, la première édition de ses *Centuries*. Ces prédictions, qui revêtaient la forme de quatrains sybillins, eurent un énorme succès: on crut y voir l'annonce de la mort d'Henri II



Pouvez-vous aider CHATON à se rendre chez lui sans passer par le chemin qui conduit à la niche du méchant chien.

tué en tournoi par Montgomery. Catherine de Médicis le manda à la cour et Charles IX en fit son médecin. En 1566, il publia une deuxième édition de ses *Centuries*, augmentée d'un grand nombre de quatrains, et depuis on n'a pas cessé de rechercher dans son livre obscur la prédiction des événements de notre histoire. On y trouve des noms, des dates précises même: Varennes les quatorze années du Premier Empire, etc., qui sont assez troublants. Quant au reste, l'ingéniosité des hommes est infinie...

4.—Le saint patron des coiffeurs est saint Louis et celui des jardiniers est saint Fiacre.

5.—Gutenberg, qui naquit à Mayence vers 1400, s'appelait en réalité Jean Gensfleisch. Il n'a pas, comme on le croit souvent, inventé l'imprimerie, mais ce fut lui qui, le premier, créa les caractères (ou lettres mobiles en métal) et permit ainsi à l'imprimerie de prendre un développement considérable.

6.—Les habitants de Chateaudun se nomment des Dunois et ceux de Bougie des Bougiotes.

C'est ainsi qu'il fallait placer les chiffres pour obtenir les totaux indiqués, en bordure, à droite et en bas.

9	5	2	16
1	4	8	13
7	6	3	16
17	15	13	16

COULEURS

Elle avait de grands cheveux roux comme les blés, des yeux bleus comme l'émeraude des mers.

La couleur vert-pomme de sa chasuble, que les fleurs de lis agrémentaient, était bleu ciel.

Il portait un veston et un gilet à carreaux avec un pantalon de même couleur.

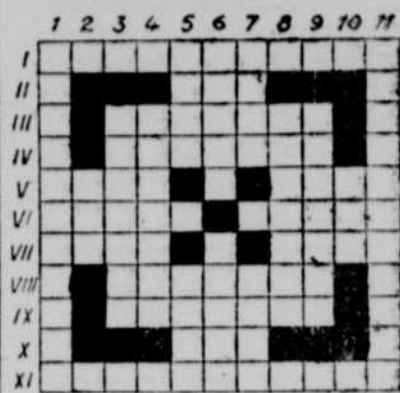
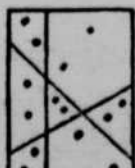
Elles portaient des nattes blondes et des robes grises taillées dans la même étoffe.



Maître LE BOUC peut diviser le rectangle de droite en sept parties, en traçant trois lignes droites, d'une bordure à l'autre, de façon à ce qu'il y ait deux étoiles dans chaque division.

Pouvez-vous en faire autant?

Voici un exemple.



HORIZONTALEMENT

1. Action de mettre à part. 2. Il est imprudent de traverser son champ. 3. L'un des péchés capitaux. 4. Résidence d'un souverain. 5. Mère des Arabes; quatre lettres de Gibraltar. 6. Ville de France dont les eaux étaient déjà renommées sous les Romains; cachera. 7.—Embarras; — conduit. 8.—Engager. 9. Qui produit peu d'œuvres. 10. Déesse marine. 11. Effrayées.

VERTICALEMENT

1. Prince débauché dont le suicide a inspiré un peintre célèbre. 2. Dans les Pyrénées. 3. Dommages. 4. Changeant. 5. Pays;—Anagramme d'une ville du Calvados;—Circoscrit. 7. De bas en haut; ce que fit le décrocteur.—Homme brave et courageux (fig).—8. Substance d'origine végétale soumise à l'action du feu. 9. Complète. 10. Perroquet. 11. Ce que furent Diaz ou Colomb.

Solution du No 44

1	L	A	C	A	A	N	T	E	B	I	S	E	T
2	A	B	A	S	R	O	U	A	R	O	M	E	
3	V	O	L	S	T	U	E	S	R	A	T	E	
4	A	L	E	A	H	E	R	A	L	D	I	S	T
5	L	I	S	S	E	U	R	N	I	A			
6		S	U	R	A	G	E	N	E	S	I	E	
7	A	D	M	I	S	P	R	U	N	E	L	E	S
8	L	A	O	N	O	R	M	E	S	A	R	N	O
9	B	I	L	A	B	I	E	S	T	I	T	A	N
10	E	M	E	T	I	S	E	R	D	U	O		
11		A	I	X	I	T	R	E	M	B	L	E	
12	A	M	P	L	I	F	I	E	R	A	E	L	U
13	B	A	L	E	S	S	T	O	P	T	U	T	U
14	L	I	U	R	E	T	A	I	E	R	E	E	L
15	E	S	T	E	R	A	I	S	E	E	T	R	E

C'est la première fois que Daniel demande quelque chose, et c'est la première fois sans doute qu'il obtiendra ce qu'il demande.



Nickel et Écureuil

Par Charles STEVENS

QUAND il entendit le bruit d'une galopade sur le sentier qui conduisait à sa cabane, le vieux Tom Summers sortit sur le pas de la porte. Il habitait dans la partie boisée des premiers contreforts des Monts des Cascades. Les visiteurs — et ils étaient assez rares — ne venaient jamais en aussi grand nombre.

Il aperçut sept hommes, armés jusqu'aux dents et paraissant décidés. Le shérif Steve Lawson était à leur tête. Ils étaient certainement à la poursuite de quelqu'un.

Le vieux Tom fronça les sourcils :

— Steve, si vous êtes venu en compagnie de ces hommes pour me ramener dans la vallée, auprès de ma fille, je vous préviens qu'il y aura du grabuge. Je vous l'ai dit, ainsi qu'à Helen, plus de cent fois, je ne veux pas quitter la montagne. Maintenant, vous

— Mais non. Ce n'est pas à vous que nous en avons pour l'instant. N'ont-ils l'habitude de votre fille de vous savoir seul dans les bois, à votre âge, quand vous pourriez être très heureux en ville, je ne vous en aurais jamais parlé. Mais, est-ce que vous ne vous sentez jamais seul ?

— Moi ? — et un sourire courut sur la face ridée du bonhomme. — Pourquoi me sentirais-je seul ! Il y a beaucoup à faire et à voir, par ici, pour qui sait employer son temps.

— Mais vous n'avez même pas un chien !

Le vieux Tom remua la tête :

— C'est vrai. Ce serait agréable d'avoir un chien, mais il ferait peur à Sophie.

— Sophie ?

— Mais oui. C'est mon écureuil apprivoisé. Entrez donc, Steve, je vais vous le montrer, ou plutôt vous la montrer. Car c'est une demoiselle.

Curieux par nature, le shérif descendit de cheval et pénétra en se couchant dans la cabane. Il lui fallut quelques instants avant de distinguer quoi que ce soit, car la lumière était chichement distribuée par une fenêtre unique.

Il aperçut quelque chose de gris remuer sur une planche qui se trouvait derrière le fourneau. Une paire d'yeux noirs brillait. Il vit un gentil petit animal avec une longue queue souple et bien garnie. Mais la vision fut rapide car le petit animal effrayé disparut.

— C'est Sophie, dit le vieux Tom. Et elle est maligne ! Elle connaît son nom et vient quand je la siffle. Bien entendu, elle est un peu embêtante quelquefois. Elle a la manie de toucher à tout et je suis obligé de tout enfermer à clef. Elle me prend des cartouches et me laisse des cailloux à la place. Je m'amuse beaucoup à la regarder faire. Vous comprenez bien que jamais ma fille n'en voudrait chez elle.

Le shérif sortit.

— En effet, je ne crois pas qu'elle aimerait voir sa maison si bien tenue transformée en s'ade pour écureuils.

— Mais, vous pourriez dire à Helen que j'ai une surprise pour mon petit-fils Jack. Je ne puis pas dire ce que c'est, mais je suis certain qu'il écarquillera ses jolis yeux.

Soudain, il pensa que l'escorte du shérif était toujours à cheval, attendant les ordres.

— Si vous n'êtes pas après moi, après qui donc en avez-vous ?

Le shérif prit un air grave pendant qu'il montait à cheval.

— Ma réponse vous donnera sans doute à réfléchir au danger qu'il y a à vivre, comme vous, à l'écart de tout voisinage. Jim Robertson s'est évadé de prison ce matin. Il s'est enfui après avoir tué deux gardiens et en avoir blessé un autre. Cela fait trois hommes de tués, y compris Henry Crane, le garde-chasse. Il est probable qu'il en tuera un autre, Tom, vous savez qui ?

— Vous voulez parler de moi ?

Le shérif fit signe que oui.

— Robertson vous a toujours accusé d'être la cause de tous ses malheurs. Vous avez été trappeurs ensemble, dans le Nord, et il croit que c'est vous qui l'avez dénoncé à Crane pour avoir pris au piège des castors. Enfin, il a tué Crane et pour cela il a été condamné à perpétuité. Maintenant, il est en liberté et nous le cherchons dans ces parages, car il a toujours dit qu'il s'échapperait pour vous faire votre affaire.

Tom Summers, appuyé contre sa cabane, passa une main rugueuse sur sa figure ridée.

— Crane était mon ami et je n'ai jamais dénoncé Robertson. Alors pourquoi le craignais-je ?

Le shérif haussa les épaules.

— Parce qu'il a déjà trois meurtres sur la conscience et qu'un de plus ne lui coûterait guère. Un serpent à sonnettes vous avertirait de sa présence, mais pas un lanceur de couteau comme Robertson. Si vous étiez raisonnable, vous iriez chez votre fille jusqu'à ce que nous l'ayons pris.

— Merci, Steve ; j'aime mieux rester chez moi. D'ailleurs, Robertson est un loup, et un loup ne se chasse pas. On le prend au piège.

— Comment ferez-vous ?

— Je n'ai pas dit que j'allais le faire. Je m'occupe de mes affaires. Ce n'est pas la peine que vous, ma fille et les autres vous fussiez de mauvais sang à mon sujet. Si cela est nécessaire, je vous prouverai que je suis encore capable de veiller sur ma personne. Tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse tranquille dans mon coin.

— A votre aise, vieux Tom, je m'en lave les mains. Faites-vous protéger par tous vos écureuils, mâles et femelles, si cela vous amuse.

— Au revoir, Steve. Sans rancune et bonne chasse ! Mais quand les cavaliers eurent disparu au loin dans un nuage de poussière, l'attitude du vieux Tom changea quelque peu. Il savait que Steve Lawson n'avait pas parlé en l'air en le prévenant des mauvaises intentions de Robertson. Il resta quelque temps à réfléchir sur le pas de la porte et il entra dans sa cabane.

La petite bête lui fit fête, maintenant que les étrangers étaient partis. Elle était près du trou par lequel elle pénétrait dans la cabane après ses longues courses

dans les bois. Elle vint près de son maître et lui grimpa sur l'épaule.

— C'est bien pour ne pas t'abandonner, ma pauvre Sophie, que je n'écoute pas l'appel de la raison. Ma fille en ferait une maladie si je t'emmenais chez elle et puis, tu ne serais pas heureuse.

— Il faut pourtant, ma petite, que je te laisse seule pendant quelque temps. Je m'en vais faire une sortie pour voir ce qui se passe. Si Steve et ses hommes n'attrapent pas Robertson, il est certain qu'il va venir faire un tour par ici. Et ils ne sont pas près de le prendre, car il connaît trop bien ces montagnes. Sois bien sage, Sophie. Je vais partir, et tu ne me reverras pas avant que je sache ce que Robertson a dans le ventre.

Il prit quelques provisions, une petite hache qu'il glissa dans la poche de sa vareuse et, son vieux fusil de chasse sur le bras, il sortit. Il avait aussi, pendu au côté, un revolver chargé. C'était la seule arme utile en cas de surprise. Tom Summers était resté un tireur remarquable malgré son âge.

Des qu'il eut quitté sa cabane, il parut faire partie des arbres. En dépit des années, il marchait dans la brousse de la forêt comme un véritable Indien. Il regardait avec précaution autour de lui avant de s'avancer.

Il cherchait des traces. Si vraiment Robertson était dans les montagnes, ce serait entre eux un duel de ruse et de malice, car le bandit était aussi bien habitué que lui aux cachettes de la région. Mais l'avantage était du côté de Tom Summers car il avait été prévenu. Il ne poursuivait aucune idée de vengeance malgré le meurtre de Crane, le garde-chasse, qui avait été son ami. Ainsi le veut la coutume du Nord-Ouest. Bien que Robertson fût un assassin et un échappé de prison, nul ne se dérangeait pour le poursuivre, tant qu'il ne causerait de préjudice à personne. C'est ainsi que Tom comprenait l'affaire ! Robertson devait attaquer le premier, après on verrait.

Le vieux Tom passa la nuit auprès d'un arbre et ne dormit que d'un oeil. Avant le jour, il était debout et avait repris sa course. Vers la fin de la journée, il avait parcouru un grand cercle dans les montagnes sans relever la moindre trace de Robertson. Rien de surprenant à cela, car le bandit, se sachant poursuivi, avait dû prendre toutes les précautions pour dissimuler sa présence. Il avait dû suivre le cours des ruisseaux, ou marcher sur la roche nue. Pendant ce temps-là, le shérif et ses hommes devaient surveiller les routes de la vallée. Tom ne put s'empêcher de sourire



à cette idée. Vraiment, ils sous-estimaient Robertson, il n'était pas assez naïf pour se faire prendre aussi bêtement.

Le vieux Tom passa deux jours de la même façon. Il commençait à ressentir les effets de cette vie de privations. Il n'avait pas voulu allumer de feu ou tirer de coup de fusil, pour ne pas mettre le bandit en éveil. Il mangea quantité de baies sauvages, et il réussit à prendre quelques truites à la main. Il dut les manger crues et les trouva exquises. Il vit des cerfs, des grouses, des faisans, mais il résista à la tentation de les tirer.

Il avait l'impression que Robertson se cachait dans le voisinage, attendant son heure avec la patience d'un couguar sur la piste d'un cerf.

Après chaque inspection, il reprenait sa course dans les bois. Il aperçut plusieurs fois les hommes du shérif mais il ne se fit pas voir. Il lui suffisait de savoir que Robertson était encore en liberté. Cependant il n'était pas éloigné de penser que le bandit n'était pas dans la région. Il se sentait fatigué, les années commençaient à lui peser. Le matin, il se réveillait tout perclus d'avoir dormi à la belle étoile. Il commençait à rêver à la confortable petite cabane. Une bonne douzaine de crêpes au sirop d'érable remplaceraient avantageusement les aliments que la prudence lui faisait prendre sans aucune préparation culinaire.

Car il avait l'intuition que quelque chose n'allait pas. Il avait peut-être laissé des traces de son passage dans la forêt, que le bandit avait relevées.

La nuit venue, il se dirigea vers sa cabane. Il ouvrit la porte et, aussitôt, il entendit un bruit qui le fit frissonner malgré lui. Il cessa de remuer, mais comme rien ne survint, il se mit à rire à l'idée que Sophie lui avait causé une telle frayeur.

A la lueur d'une allumette, il vit que, profitant de son absence, le petit animal avait tout mis sens dessus dessous. Mais quand il regarda sa couchette, sa stupeur ne connut plus de bornes. Cette fois, Sophie avait dépassé les limites ! La petite bête avait vidé la laine de la paillasse et recouvert la couchette avec des feuilles d'arbre. Au milieu, elle avait construit un nid en se servant des feuilles et de la laine... et autour d'elle grouillait toute une nichée de petits écureuils ! Le vieux Tom soupira. Il lui faudrait bien du temps pour remettre de l'ordre !

Comme, avant tout, il voulait se reposer, il prit une couverture et s'étendit sur le plancher. Machinalement il recouvrit le nid de Sophie avec sa vareuse. Comme la cabane sentait le renfermé, il ouvrit la fenêtre et ne tarda pas, ensuite, à s'endormir. Au bout d'un temps indéterminé, il fut réveillé par un léger bruit. Tout de suite, il eut l'intuition qu'il se passait quelque chose d'anormal.

La clarté de la lune entraînait dans la cabane par la fenêtre ouverte. Il entendit Sophie remuer comme si elle était dérangée dans son sommeil.

Son premier mouvement fut de se retourner, car il avait dormi le dos à la fenêtre. Mais son vieil instinct de chasseur le fit rester immobile, jusqu'à ce qu'il puisse se rendre compte de ce qui se passait. Il entendit un bruit qui ne ressemblait en rien à celui qu'aurait pu faire la petite bête. D'instinct, il glissa sa main droite vers son revolver qu'il avait eu la précaution de placer à côté de lui.

Tout à coup il entendit un bruit sourd, suivi du grincement des ressorts du sommier de sa couchette, tandis que Sophie poussait une faible plainte.

Il se retourna aussitôt et se mit à tirer plusieurs coups de feu sur une forme indécise qu'encadrait la fenêtre. Il entendit un cri de douleur et la lueur éclaira de nouveau la cabane.

Une demi-heure après, le vieux Tom téléphonait au shérif d'un poste de secours installé dans les bois.

— Si vous voulez venir par ici avec un cheval supplémentaire, j'ai un cadeau pour vous.

— Je vous croyais mort. Je suis allé deux fois du côté de chez vous et je n'ai vu personne. Mais de quel cadeau voulez-vous parler ?

— Oh, presque rien. Il s'agit du nommé James Robertson. Il a la peau trouée en deux endroits, mais, à part cela, il est dans ce que vous appelez une bonne condition.

— Robertson ? s'écria le shérif. Comment l'avez-vous eu ?

— C'est bien simple. Il s'est penché par la fenêtre et il a donné un coup de couteau dans la vareuse qui recouvrait le nid de Sophie. Ce maudit assassin a failli causer des dégâts.

— Des dégâts ? Mais, vieux fou, il aurait pu vous percer le coeur avec son couteau !

— Ce n'est pas à cela que je pensais, mais à cette pauvre Sophie. Il s'en est fallu de peu qu'il ne l'écrabouillât avec ses petits. Portez-moi par la même occasion un matelas, car il ne faut pas la déranger. Dites aussi à ma fille que je suis encore capable de veiller sur moi et que je vais élever deux gentils petits écureuils pour mon petit-fils.

A L'ECOLE D'ELECTRICITE

Le professeur. — Vous rentrez chez vous, vous tournez le commutateur et la lampe ne s'allume pas. Que faites-vous, tout d'abord ?

L'élève. — Je vais payer la facture d'électricité.

Madame. — Quoi de nouveau dans le journal ?

Monsieur. — Pas grand-chose. Toujours à peu près les mêmes accidents ; il n'y a que les victimes qui changent.

A L'EXPOSITION RUBENS.

Le visiteur venu du village. — Pardon, M. le gardien, pourriez-vous m'indiquer l'adresse de ce M. Rubens. C'est qu'il n'est pas mauvais du tout, et j'y ferais faire bien et portrait de not'femme.

LAISON HANTÉE.

1er revenant. — Je commence à en avoir assez ! Toujours le travail à la chaîne !

2e revenant. — Oui, et pas même la semaine de cinq nuits !

3e revenant. — Et à quand les vacances payées ?

SOURIEZ...



— As-tu été à l'école des bégues ?
— N-n-non ! J-j-je n m me suis gué-gué-guéri t-t-tout seul.

DEVANT LES CHUTES DU NIAGARA.

Le guide. — Voyez, mesdames et messieurs ; plusieurs millions de tonnes d'eau tombent chaque jour d'une hauteur de 160 pieds.
Un touriste. — Et est-ce que cela fonctionne jour et nuit ?

— On parle beaucoup de Jules. Il paraît que c'est une nouvelle étoile de cinéma.

— Qui est-ce qui en parle tant ?

— Jules.

SNOBISME

— Oui, mon cher, j'ai une tante qui est si distinguée que lorsqu'elle invite des amis à un garden-party, elle donne ordre à son jardinier de mettre des smokings à ses épouvantails à moineaux dans le verger.

— Et votre fils, qui est docteur, est-il content ?

— Oui, ses affaires semblent bien marcher.

— Sa clientèle augmente ?

— Je crois bien. Il m'écrit qu'il commence à pouvoir dire à certains de ses clients qu'ils n'ont rien du tout.

L'Education Familiale



U doit-on enseigner les règles de l'éducation? Telle était la question posée à la fin de notre dernier entretien.

C'est à la mère de famille, avant tout autre, à initier sa fille, à cet art si difficile. Mais, si elle ne le connaît pas elle-même! Et combien peu le connaissent véritablement! Il faut donc aller puiser à d'autres sources. D'ailleurs nous reviendrons longuement, plus tard, sur le rôle de la femme dans l'éducation familiale.

Voici les principales sources ci-haut énoncées.

1o Le cours supérieur de nos écoles primaires de filles est tout indiqué pour cet enseignement. Plusieurs souhaiteraient qu'on y organise un cours complet avec remise d'un diplôme, après examen: ne serait-il pas facile de l'ajouter en complément du cours ménager.

2o Ce cours existe dans plusieurs pensionnats et nos écoles normales. La pédagogie est d'ailleurs l'art et la science de l'éducation. Que peut-on donner de plus utile à nos jeunes filles? On leur apprend très bien les arts d'agrément et bien d'autres choses dont elles ne se serviront peut-être jamais (sans en nier la valeur éducative cependant) mais l'art d'élever les enfants, qui devra être un jour leur principale occupation, on le négligerait!

3o Rendons ici hommage à nos écoles ménagères, parce qu'elles s'occupent de cette étude. On y forme à la bonne tenue ménagère et on y apprend les diverses qualités physiques, intellectuelles et morales de la bonne mère de famille. Je vous le demande, y a-t-il quelque chose qui intéresse plus un ménage que la bonne éducation des enfants?

4o Que penser de ce mouvement naissant qui consiste, chaque dimanche, sous les soins des religieuses ou de nos institutrices possédant le sens pédagogique, à grouper les jeunes filles pour les former à l'art d'élever les enfants? Une telle école dominicale, avec cours bien donnés, deviendrait pour nos jeunes filles un vrai centre d'attractions comparables aux mouvements spécialisés de J.E.C., J.O.C. ou J.A.C.

5o Pourquoi pas aussi des cercles de mères chrétiennes, où tel enseignement servirait de complément, car l'initiation est faite au préalable. On objectera que tel enseignement peut venir tardivement ou que la théorie en est connue depuis longtemps. Mais si ces mères ont des enfants mal éle-

Son milieu. -- Rôle de l'homme dans cette éducation. --- Programme. --- Avantages. --- Objection finale.

vées; mieux informées, elles feront avec ces enfants ce que fait l'arboriculteur avec ces arbres qui ont été négligés, une restauration telle quelle; c'est déjà beaucoup.

Ce sont donc les jeunes filles, avant tout, qu'il faut initier à l'art de l'éducation. Que de jeunes filles d'ailleurs sont chargées de la redoutable mission d'élever des enfants; telles:

Les jeunes institutrices dans nos écoles primaires; les filles aînées, au foyer, en l'absence de leurs mères; les servantes et les gouvernantes dans les grandes familles; les jeunes filles qui dirigent diverses œuvres féminines, etc. Enfin toutes ces jeunes filles, qui aujourd'hui prennent part à la chose publique, ne doivent-elles pas être éclairées sur ce grave sujet de l'éducation qui est devenu la plate-forme de nos joutes électorales et de nos grandes discussions parlementaires.

Mais une question brûle les lèvres de quelques-unes de mes jeunes lectrices. C'est parfait, nous diront-elles; nous comprenons toute l'importance qu'il y a, pour nous, de nous renseigner sur ces questions d'éducation; mais si, un jour, nous entrons dans la grande confrérie des mariés, qu'advient-il de l'éducation de nos enfants si nos époux, n'ayant pas été renseignés, nous contrarient dans notre action éducatrice?

En effet, chères lectrices, ce cas peut être fréquent. L'initiative de l'homme, comme celle de la femme, s'impose. Mais la mère étant nécessairement en relations plus suivies avec son enfant que le père, occupé à l'usine, au bureau ou dans les champs, nous commençons par le rôle de la femme, mais nous affirmons que l'homme, lui aussi, doit s'instruire de son rôle d'éducateur.

En effet:

1o Le père de famille incarne en lui le summum de l'autorité et, de ce chef, il lui arrivera souvent de devoir suppléer à la faiblesse de sa femme et de remettre les choses au point et à point.

2o Le père, comme la mère, doit le bon exemple à ses enfants. Or, donner le bon exemple, n'est-ce pas la meilleure leçon d'éducation qu'on puisse donner aux enfants dans la famille?

3o Le père de famille, s'il vient à perdre sa compagne, devra assumer

le rôle d'éducateur, et le cas n'est pas rare; on le rencontre dans la plus petite des agglomérations.

4o Si l'homme est instituteur ou patron, n'aura-t-il pas à continuer l'éducation de ses élèves ou de ses jeunes employés?

5o Et le prêtre, n'est-il pas l'homme tout désigné pour promouvoir l'œuvre de l'éducation au foyer, pour instruire ses paroissiens et en faire des éducateurs; et comment s'acquittera-t-il de cette mission s'il n'est pas lui-même familiarisé avec les données pédagogiques qui font l'éducateur modèle?

La Sainte Ecriture confirme ces enseignements lorsqu'elle nous communique que Dieu punit sévèrement le grand prêtre Héli pour ne pas avoir rempli tout son devoir envers ses enfants.

L'homme, comme la femme, doit donc s'initier à l'art d'élever les enfants. C'est pourquoi tous deux doivent profiter de toutes les occasions pour s'instruire, non pas quand il sera trop tard, mais dès leurs premières années de mariage sinon dès leur jeune âge, en suivant les conférences données opportunément ou en lisant des livres bien écrits sur la manière.

Ceci dit, pour mieux faire connaître la nécessité de cette éducation, présentons le résumé de notre programme: religion et autorité; éducation physique, intellectuelle et morale. Nous avons donc matière tout intéressante à étudier, et nous ferons cette étude en nous basant sur les grands principes pédagogiques les plus expérimentés.

Si l'on y réfléchit bien, cette préparation pédagogique des parents doit être d'un grand secours pour la réforme morale que nous poursuivons. D'abord:

1o Au point de vue familial: a) les enfants bien élevés font partout honneur à leurs parents. Qui de vous n'a eu l'occasion de le constater dans les familles, dans vos voyages; sur la rue, à l'église et ailleurs encore? — b) les enfants bien élevés sont une source de richesse par la réserve qu'ils apportent dans leurs dépenses; par leur esprit familial qui les incite à collaborer à une plus grande aisance au foyer, en versant à la caisse commune le produit de leur travail; — c) les enfants bien élevés sont une source

de joies continuelles pour les parents, par le respect, l'affection, les prévenances dont ils les entourent; — d) enfin, les enfants bien élevés seront un jour, pour les parents, une source de gloire immense dans le ciel, les joyaux les plus brillants de leur couronne.

2o Au point de vue social, les enfants bien élevés sont des éléments de paix et c'est parmi eux que la société trouvera ses meilleurs dirigeants, l'industrie ses meilleurs travailleurs.

Mais on nous dit souvent: avant de songer à faire donner une meilleure éducation aux enfants, il faudrait commencer par rendre leurs éducateurs plus religieux, car des parents sans religion ou trop indifférents de leurs devoirs ne donneront jamais une bonne éducation morale à leurs enfants... L'objection a son importance.

La réponse est facile, et d'abord:

1o Dans nos futures causeries, nous nous efforcerons de faire comprendre à ces éducateurs que, sans principes religieux, la formation morale de l'enfant n'est pas possible et nous en ferons la preuve par des exemples vécus et par les aveux d'hommes irréligieux qui ont compris l'influence moralisatrice de la religion. Les personnes indifférentes du moins pourront être ainsi améliorées.

2o Combien de pères de famille irréligieux veulent aujourd'hui une éducation religieuse à leurs enfants! Ils sont fort nombreux — Que d'exemples à l'appui!

3o Très souvent aussi, le père de famille indifférent laisse à son épouse la liberté d'élever ses enfants comme elle le désire.

4o Enfin, dans beaucoup de familles où l'homme est peu religieux, la mère est encore chrétienne. Par nos enseignements, espérons-nous, nous lui ferons comprendre que le mauvais exemple du père constitue un grave danger pour les enfants. Nous l'engagerons à réagir et nous lui indiquerons les moyens de prémunir ses garçons surtout, comme plus exposés, contre le mauvais exemple donné au foyer.

Ce qui fait le fond des vertus du foyer familial, c'est la force de volonté des parents. Il faut de la volonté dans l'éducation familiale; il faut que nous ayons des hommes qui sachent ce qu'ils doivent vouloir, des femmes qui s'élèvent à la hauteur d'un idéal, des parents enfin qui ne reculent devant aucun sacrifice pour atteindre cet idéal.

J.-E. PAQUIN.

Le ROUET

(Suite de la première page)

le bonheur les y avait précédés, et ils s'arrangeaient pour y vivre toute une vie, la plus douce du monde, en attendant l'autre bonheur et l'autre vie.

Dès les premiers temps de leur union, le nouveau couple pouvait voir de sa fenêtre, les animaux paquer au milieu des souches, des chicots et des abatis, à un bout de la terre faite; tandis qu'à l'autre bout, la planche de blé, qu'une simple rigole séparait de celle du lin, commençait à épié. L'homme avait offert tout ce qu'il y a de plus fort: la terre, la maison, le lin, le blé; la femme apportait ce qu'il y a de plus doux: le lait, la laine, la plume. Et c'était avec une généreuse fierté qu'ils mettaient en commun, avec leurs biens et leur santé, leur amour du travail et leur amour, tout simplement.

* * *

La jeune femme — tout en ayant l'oeil à son ordinaire — filait la laine de ses brebis, pour tricoter, le soir, de grandes chaussettes ou de petits mitons. Son homme, qui n'était jamais bien loin, à ses champs ou à ses serpages, pouvait la voir bordasser; car elle fermait rarement la porte à demeure. A son appel de midi: "Ustache! viens-t-en; les pataques sont cuites!", il pouvait répondre sans s'époumonner, sûr d'être entendu: "On y va, Melle, on y va". Et il venait.

Au cours du repas, tout comme la jeune qui est heureuse parce qu'elle n'a pas de passé, ils se parlaient de l'avenir. Puis, pendant que la créature dégringolait la table, Eustache, à genoux à la bavette du poêle, en train d'aveindre un tison pour allumer son

calumet, demandait, sans faire semblant de rien: "Qu'est-ce que tu feras, Melle, avec ces fusées de laine qui dégouttent au ras la plaque du poêle?" La réponse ne se faisait pas attendre: "D'abord toi, répondait sa femme, tu vas me faire un dévidoir, au plus coupant". — "Tas qu'à voir", reprenait Eustache en riant dans ses barbes: "et puis après". — "Après, si t'es sage comme un troupeau qui dort, y a pas de doutance que je te le dirai; mais il fera chaud, si tu les sais avant".

Or, comme c'était une des toutes premières choses demandées par Melle, Eustache choisissait son plus beau bois franc, clair de noeuuds, qu'il mettait sécher au-dessus du poêle. Puis, lorsqu'il mouillait à sclaix ou à verse, et mieux encore, pendant les squarres et les grandes bordées d'hiver, il installait son établi dans la maison, et à force d'écopeaux et de ripes — un homme n'est pas battu pour salir un homme, disait Melle — il ajustait les pièces du fameux dévidoir, sous les yeux de sa femme, qui s'y entendait toujours mieux que lui.

C'est ainsi que le dévidoir est entré en même temps que le rouet dans nos maisons, bien avant le ber; et l'on peut bien dire sans trop forcer la métaphore, il me semble, qu'ils nous ont vus naître.

N'est-il pas vrai que nous évoquons rarement une des premières visions de nos mères, sans lui trouver le rouet pour accessoire? Sans cela, la silhouette aimée reste toujours embouteillée, certes, mais elle nous apparaît comme un jouet brisé auquel il manque quelque chose d'essentiel.

Si nous voulons remonter vers nos plus anciens souvenirs, la chanson maternelle — la "Poulette grise" par exemple — ne nous revient bien en mé-
chet pendu dans la fenêtre; aux re-

LES CHOSES QUI S'EN VONT

moire qu'à travers les bruissements harmonieux du fuseau. Et si les yeux de nos mamans charmèrent nos premiers regards, n'est-ce pas la roue merveilleuse du rouet qui les étonna? Ces choses sont tellement mêlées dans le lointain de nos réminiscences enfantines; elles s'y embrouillent si délicieusement, que ce serait mal de vouloir séparer ce que notre coeur a depuis si longtemps uni.

* * *

Le rouet, d'ailleurs, a non seulement des droits incontestables à nos égards pour les services qu'il nous a rendus, mais par sa souple élégance au repos, sa jolie allure glorieuse au travail, il a droit aussi à notre admiration, et c'est toujours, vous le savez, une forme de l'amour.

Taillé dans le plus beau bois d'érable ou de hêtre; façonné avec une piété nationale, je dirais, par un art qui sait allier la grâce à la force, le rouet prenait, avec le temps et sous les caresses répétées des mains amies, une patine couleur de feuilles mortes saupoudrées de bronze. Les pieds, soigneusement dégrossis au tour, supportaient le corps délicat et droit, au-dessus duquel la tête — la grande roue — apparaissait, aux heures de travail, toute nimbée de gloire. Oh! le joli petit rouet!

Plus bas que la tête et plus haut que les pieds — et pourquoi ne dirions-nous pas: dans ses mains — le rouet retenait prisonnière une colombe au bec et aux griffes d'argent, dont l'ardeur vorace arrachait, des mains de la fileuse, les soyeux flocons de laine pour s'habiller de blanc, ou les lourdes filasses pour se revêtir d'or. Oh! le coquet petit rouet!

Et l'oiseau roucoulait doucement, doucement, tout d'abord. Puis, comme la fileuse bienveillante se laissait dépouiller en sa faveur; qu'elle excitait même ses convoitises; le gazouillis de sa voix subtile se muant en vraie chanson, s'unissait aux susurrements de la bombe qui chantait sur le poêle; aux trilles des petits serins dans le trébuchet pendu dans la fenêtre; aux re-

frains vieillots de la fileuse. Oh! le gai petit rouet!

Lorsqu'enfin la colombe traînait les ailes sous le poids de son travail, avec des petits rires discrets, des cris de joie contenus, le fuseau se laissait dépouiller de sa toilette par le dévidoir qui l'hypnotisait de ses grands gestes vides. Redevenu plus alerte, il recommençait une nouvelle fusée, avec la même joyeuse chanson, la même diligence, le même bonheur. Oh! le courageux petit rouet!

* * *

Et malgré tant de services rendus, tant de chansons répétées parfois depuis l'aurore jusqu'à la bruyante et dans les soirs, les bruits courent que les rouets s'en vont...

Hélas! que de rouets et de dévidoirs sont, à l'heure qu'il est, juchés sur les entrails des greniers ou dans les ravalements des greniers; élévation sans gloire qui se fait sans honneur et ne promet que l'oubli.

Oh! les vieux rouets qui ne filent plus! les vieux dévidoirs qui ne vivent plus! Quelles confidences ils se doivent faire là-haut, dans la noirceur et les fils d'araignées, sur les vieilles gens qui furent jeunes et sur les jeunes qui seront bientôt vieux! Ne troublons pas, par de stériles regrets, ces réminiscences plutôt tristes. S'ils parlent mal de nous, ayons le courage d'avouer qu'ils n'ont pas toujours tort, et consolons-nous dans la pensée d'avoir dit un peu de bien de ces chères vieilles choses qui s'en vont...

Le Frère GILLES, o.f.m.

("Les choses qui s'en vont...")



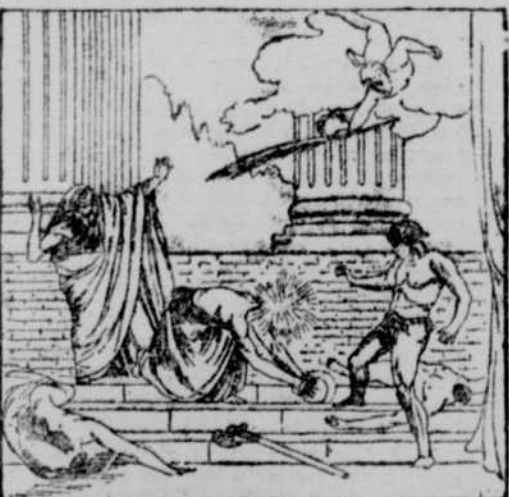
25.—Première persécution.

Pendant les premières années des temps apostoliques, Tibère, Caligula et Claude occupèrent le trône impérial. Si Claude fut un incapable, Néron fut un monstre de cruauté. Tacite relate ses crimes en ces termes : "Parricide de sa mère, bourreau de ses épouses, cocher, comédien, incendiaire". En effet, pour se faciliter l'inspiration d'un poème sur l'incendie de Troie, il fit mettre le feu à Rome, qui fut aux deux-tiers consumée. Afin de détourner la fureur populaire, il fit répéter partout que la ville avait été livrée par les chrétiens qui furent saisis et livrés aux plus horribles supplices. Néron pour assouvir sa cruauté, ordonna d'attacher à des poteaux les chrétiens captifs roulés dans des étoffes enduites de poix et de résine et ces torches vivantes étaient allumées pour éclairer ses jardins pendant qu'il s'y livrait aux orgies les plus immondes. Bien plus, il donna des ordres pour qu'il en fut de même dans toutes les provinces de l'empire. Le sang coula ainsi en Italie, en Grèce, en Espagne, dans la Gaule, où St Saturnin, évêque de Toulouse, fut attaché à un taureau furieux, qui dans sa course déchira le corps et brisa la tête du martyr.



26. — Martyre de Saint Pierre et de Saint Paul, 29 juin 66.

Au moment où commençait la persécution, St Pierre se trouvait à Jérusalem, et St Paul évangélisait l'Espagne. Les deux apôtres revinrent au milieu de leurs frères si cruellement traités. Ceux-ci, craignant pour la vie de leur chef, le supplièrent de s'éloigner pour un temps. St Pierre finit par céder à leurs instances, mais comme il sortait de la ville, il vit venir à lui Jésus, son divin Maître : "Quo vad's, Domine". Où allez-vous, Seigneur, leur dit-il. Je vais à Rome, répondit Jésus, pour y être de nouveau crucifié. Et il disparut. L'apôtre comprit et retourna dans la ville. Bientôt il était arrêté et St Paul avec lui, tous deux furent jetés dans la prison Mamertine, où pendant neuf mois ils subirent la plus dure captivité. Ils y convertirent leurs geôliers et beaucoup de prisonniers; pour baptiser ces néophytes, St Pierre fit jaillir miraculeusement du rocher une source d'eau vive. Le 29 juin 66, St Pierre fut crucifié la tête en bas sur le mont Janicule, et St Paul sur la voie d'Ostie eut la tête tranchée par le glaive. C'est ainsi que ces deux grands apôtres scellèrent de leur sang leur enseignement évangélique. Dix-huit mois après, St Lin, premier successeur de St Pierre comme évêque de Rome et chef de l'Eglise, recevait à son tour la couronne du martyr.



27.—2e Persécution, 95 et 96. Martyre de Saint Denis, l'Aréopagite.

Après les règnes relativement calmes de Vespasien et de Titus, un nouveau monstre, Domitien, monta sur le trône. Ses cruautés ne le cédèrent en rien à celles de Néron. Peu de temps après son avènement, il signa l'édit de persécution et la première victime fut le pape St-Clet, troisième successeur de St Pierre. Parmi les autres martyrs s'illustrèrent : St-André, crucifié à Patras en Achaïe, St Timothée, mis à mort à Ephèse. St Jean l'évangéliste, qui conduit à Rome fut plongé dans une chaudière d'huile bouillante sans en éprouver aucun mal, après quoi il fut exilé dans l'île de Pathmos; à Rome encore St Anacleto, quatrième pape. Enfin à Lutèce en Paris, St Denis l'Aréopagite avec le prêtre Rustique et le diacre Eleuthère confessaient leur foi chrétienne après une cruelle flagellation, ils furent conduits sur une colline appelée depuis Montmartre pour y être décapités. Rustique et Eleuthère furent exécutés les premiers, leur tête roula sur le sol à côté de leurs corps inanimés. Enfin le glaive du soldat frappa le bienheureux Denis; on vit alors le corps du pontife se relever, saisir sa tête dans ses deux mains et descendre ainsi la colline sur un espace de deux mille pas. C'est ainsi que s'exprimèrent les actes de ces martyrs. Domitien fut poignardé par des conjurés et son successeur Nerva rendit la paix à l'Eglise.

III-PERSECUTIONS

Dictée géographique

Un monsieur, âgé de CARENTAN, DOUAI d'un air DIGNE, était LAON dernier DINAN dans un reste ORAN de PARIS à cinq EURE du soir.

Il dit : "Servez-moi bien; j'ai une faim qui me CREUSE l'estomac; faites-moi faire BONE CHER, je vous donnerai de l'ARGENTAN que vous voudrez. Et surtout que chaque mets VIENNE à son TOURS." Et en effet SAVENAY selon SEEZ desirs.

A peine fut-il à table qu'il ôta ses GAND, releva sa MANCHE et dit : "AVALLON".

On lui servit un PO TAGE, deux EU à la coque, une volaille grasse à la d'AUBE, un pâté de FOIX, de l'AFRIQUE assez et une foule d'autres choses BONE, HAM, ANGERS.

Comme boisson on lui donna dans des PAU de GRAY du vieux BORDEAUX exquis, mais très capiteux. Il FALAISE délier et c'est ce qu'il ne fit pas car, au contraire, il en but plusieurs gr'ANVERS ARRAS. Aussi, au TIERS de son repas, il sentit un si grand MALO RHIN et de si grands MEAUX dans le ventre qu'il en perdit le SENS et qu'on fut obligé de l'emporter, ce qui causa une SEINE dans l'établissement MANS.

On le coucha sur un lit de CAEN, on lui fit prendre des pastilles de MANTES, du sirop d'CORSE d'ORANGE, après quoi il fit un bon SOMME, dormit toute la NUITS, se réveilla le lendemain AIN, fr' AIX, dispos et fort comme un LYON. Il JURA de ne plus faire de pareilles prou HESSE et dit au traîtreur : "Je vous SEGRE des soins que vous avez pris de ma PERSE onne." Il re MERCE à TOUL monde, se PRIVAS de liqueurs, but seulement un peu d'eau pour REIMS et SEDAN puis partit non sans avoir donné des et RENNES aux SERVIE teurs.

Ce ROMAN étant terminé, je pense que l'on doit CANTON à FINISTERE.

L'histoire d'une lettre

Voici l'histoire amusante d'une lettre qui n'est jamais arrivée à destination.

En 1630, le roi Louis XIII, adressa une épître officielle, signée de sa main et scellée de son grand sceau, à "Très Haut, très Excellent, très Puissant, magnanime et invincible Sultan Amurat, Grand Empereur des Musulmans". Elle n'est pas encore arrivée. La Chambre de Commerce de Marseille, qui se chargeait des correspondances avec le Levant, a retrouvé ce document dans ses dossiers en 1908. Il s'était donc passé 278 années depuis le jour où le roi avait écrit cette lettre.

Il faut supposer et espérer qu'il ne s'agissait pas d'une question fort importante.

Le joueur de pompe

On peut faire de la musique avec une pompe de bicyclette, bien que vous ne vous en soyez peut-être jamais douté !

Vous savez cependant qu'en appuyant un doigt sur l'orifice et en actionnant la pompe, on entend une sorte de cri au de... chant.

C'est après avoir fait cette observation qu'un Anglais s'est mis à jouer de la pompe !

Tout en pompant, il souffle dans l'orifice et émet, paraît-il, des sons très mélodieux, qui lui ont valu plusieurs prix à des concours de musique.

La naissance du désert

Il est quelquefois plus aisé de reconquérir le sol arable au désert que d'arrêter la formation d'un nouveau désert, comme vous allez vous en rendre compte.

Toute une partie au sud-ouest de l'Afrique devient en ce moment un désert. C'était, il y a peu de temps encore, une région assez fertile.

Cette région est lentement recouverte par des sables dont il est impossible d'arrêter l'invasion. Transportés par le vent, ils se déposent sans qu'on puisse rien y faire.

De jour en jour le désert, parti de la côte, gagne sur l'intérieur. Des dunes se forment et certaines atteignent plus de 200 mètres de hauteur.

Une fleur tricolore

Cette fleur singulière que l'on trouve au Mexique, n'est tricolore que successivement. A aucun moment de la journée elle ne possède à la fois les trois couleurs; bleu, blanc et rouge.

Mais, par contre, elle est blanche le matin à 6 heures. Elle rougit peu à peu, à mesure que le soleil monte, et à midi la fleur est d'un magnifique rouge vif. Puis, progressivement, elle prend une teinte violette pour devenir complètement bleu foncé vers 6 heures du soir.

C'est pendant la nuit qu'elle redevient blanche. Les Mexicains appellent cette fleur, la bleu-blanc-rouge.

La bouche et l'oreille

La bouche disait à l'oreille :
"Tout vous caresse et vous sourit,
Vous êtes l'aurore vermeille."
Et l'oreille s'ouvrit.

La bouche disait à l'oreille :
"Et patati et patata,
Vous n'avez pas de pareille."
Et l'oreille écouta.

La bouche disait à l'oreille :
"Tout l'univers vous applaudit
Comme la huitième merveille."
Et l'oreille entendit.

La bouche disait à l'oreille :
"Pour vous, le charme de l'esprit
Est le miel choisi de l'abeille."
Et l'oreille comprit.

La bouche disait à l'oreille :
"J'ai guidé Socrate et Numa,
Voulez-vous que je vous conseille ?"
L'oreille se ferma.

Gustave NADAUD.



28.—3e Persécution, 98-144. Martyre de Saint-Ignace d'Antioche

La paix accordée aux chrétiens ne dura que deux ans; Trajan, abandonna les chrétiens à la haine des païens. Commencée en 98, la persécution se poursuivit sous le règne d'Adrien jusqu'en 144. Parmi tant de martyrs rappelons les noms du pape St-Clement qui fut mis à mort en Chersonèse où il avait été exilé, des papes S. Evariste, Alexandre et Sixte, martyrisés successivement à Rome. Comme Trajan, se trouvait à Antioche, l'évêque de cette ville S. Ignace se présenta devant lui pour le reprendre de sa cruauté en lui démontrant l'excellence de la foi des chrétiens. Trajan, après l'avoir entendu, rendit cette sentence : "Ignace, qui prétend porter en lui le Crucifié sera chargé de fers et conduit à Rome pour y être exposé aux bêtes". De Smyrne, le Saint évêque écrivit aux frères de Rome, leur demandant avec instance de ne pas s'opposer par leurs prières à la couronne de gloire qu'il devait s'acquiescer par son martyre : "Je suis le froment de Dieu, leur écrivait-il, il me faut être moulu sous la dent des bêtes pour devenir le pain immaculé du Christ". Il fut exécuté, car dans le Colisée les lions le dévorèrent ne laissant de lui que les plus précieux ossements, précieuses reliques qui furent religieusement rapportées à Antioche.



29.—4e Persécution, 161 à 174. Martyre de Sainte Blandine

"L'empereur Marc-Aurèle à tous les gouverneurs et officiers des provinces : Nous avons été informé que ceux qui de nos jours portent le nom de chrétiens, violent ouvertement les lois de l'empire; arrêtez-les, et s'ils refusent de sacrifier aux dieux, punissez-les". Tel est le décret qui fut promulgué contre les chrétiens. C'était donc un crime digne des plus horribles tortures et même de la mort que de refuser de sacrifier aux idoles. A Lyon, St Blandine est exposée aux bêtes qui, moins cruelles que les hommes, respectent le corps de la sainte victime. Cette ville a été déjà témoin des tortures infligées à l'évêque S. Pothin, à Maturus, Sanctus, Alexandre. Eparignée par les bêtes, elle sera enveloppée dans un filet et jetée à un taureau qui la lancera plusieurs fois dans les airs, enfin le bourreau l'achèvera d'un coup d'épée. Or il arriva que l'empereur et son armée, cernés de toutes parts dans de profonds défilés par les Germains et les Sarmates, allaient périr, lorsqu'ils furent miraculeusement sauvés à la prière des soldats chrétiens de la légion fulminante. Ce miracle mit fin à la persécution.



30.—5e Persécution, 302 à 311. Martyre de Saint Irénée.

Sous le règne de Septime-Sévère, les Parthes s'élevèrent contre les Romains, et l'empereur découvrit que les Juifs avaient pris une part active à ce mouvement insurrectionnel; en conséquence il publia un décret pour interdire sous peine de mort d'embrasser le judaïsme et de s'affilier à la secte chrétienne. Ce fut spécialement sur les chrétiens que se déchaîna la fureur populaire. Des torrents de sang coulerent pour le nom de Jésus-Christ. A Carthage, Sévère et ses douze compagnons, puis Félicité et Perpétue furent tourmentés et mis à mort. A Alexandrie souffrirent Léonide, père d'Origène, et les disciples de ce dernier, ainsi qu'un grand nombre de chrétiens, qui furent arrêtés jusque dans la Thébaïde. A Lyon, il y eut d'abord un massacre général, après quoi on se saisit de l'évêque St Irénée et on le conduisit devant l'empereur. A la vue du saint vieillard le tyran entra dans un véritable accès de rage. Il épousa contre sa victime toutes les inventions de la cruauté. Vous avez devant les yeux un épisode des supplices que l'athlète de Dieu endura avec une constance invincible et dans lesquels il consuma son martyre.

Production de la maison G. MAZO, 33, Boulevard St-Martin, Paris.

Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

La CHINE

CATHOLIQUE dans la mêlée

LE TEMOIGNAGE DE S. Exc. Mgr YU-PIN

Le conflit qui met aux prises la Chine et le Japon, à la suite de l'invasion nipponne de juillet dernier, a déjà été envisagé sous de nombreux aspects, par la presse, aspects militaires, politiques et même sous celui de la morale internationale. Une question ne laisse pas de préoccuper spécialement les catholiques : c'est celle du sort de l'Eglise catholique et des chrétiens florissants auxquelles elle a donné naissance en Chine. On n'ignore pas, en effet, que les deux régions où la guerre se déroule avec le plus d'acharnement sont celles du Hopen et des bords du fleuve Bleu; or, ces régions avaient vu, ces dernières années, un grand essor religieux qui avait d'ailleurs été sanctionné par la décision du Saint-Père de confier au clergé indigène un bon nombre de Missions.

S. Exc. Mgr Yu-Pin, évêque titulaire de Sozusa, vicaire apostolique de Nankin, est actuellement à Rome. Le jeune prêtre y revient après quatre années d'absence; c'est en 1933 qu'il avait quitté sa chaire de professeur au collège Urbain de la Propagande, pour aller, avec le titre de directeur général, se mettre à la tête de l'Action catholique en Chine. Au début de l'année dernière, le Saint-Père le nommait vicaire apostolique de Nankin.

Mgr Yu-Pin a quitté tout récemment la Chine, puisque, grâce à l'avion, il a pu faire le voyage en huit jours. Encore sous l'impression des malheurs qui frappent sa patrie, et dont à Nankin même il a eu plusieurs fois le terrible spectacle, au cours de 16 bombardements aériens subis par la ville, qui causèrent plus d'un millier de morts civils, Mgr Yu-Pin a bien voulu donner d'intéressantes précisions sur la situation des Missions catholiques en Chine, après ces trois mois et demi de guerre.

Ces actions militaires sur les grandes villes de l'intérieur du pays sont manifestement faites pour jeter la panique dans les populations. Elles n'y ont pas réussi jusqu'à présent. Et Mgr Yu-Pin a la conviction que le moral de ses compatriotes ne sera pas atteint.

Les trois mois de guerre écoulés ont, en effet, permis de constater l'union de toutes les forces chinoises pour résister à l'envahisseur. La lutte entreprise depuis de nombreuses années contre le communisme par le maréchal Chang-Kai-Shek avait déjà porté des fruits; et, lorsque les Japonais attaquèrent la Chi-

ne, la VIII^e armée — l'armée composée des ex-communistes — se mit à la disposition du généralissime en lui donnant des garanties de sa fidélité.

Dans les régions ravagées par la guerre et dans celles encore préservées, l'Eglise continue sa mission en s'adaptant aux circonstances. Mais les ruines sont nombreuses. Les bombardements, les incendies ont anéanti ou endommagé les églises, les écoles, les dispensaires ou hôpitaux, surtout à l'intérieur des provinces du Nord, où l'occupation superficielle des Japonais n'a pas encore mis partout fin aux hostilités. Tien-Tsin, les Pères Jésuites français ont été particulièrement éprouvés. A plusieurs reprises, un peu partout, des missionnaires furent faits prisonniers. Heureusement, le délégué apostolique, S. Exc. Mgr Zanin, ne se trouvait pas à Pékin lors de l'invasion japonaise, mais à Sian, où il présidait la Conférence épiscopale de la province du Shen-Si. Il a donc pu continuer à exercer son ministère. A plusieurs reprises, il a organisé des prières publiques et des processions pour demander à Dieu la pacification de l'Extrême-Orient. Les autorités publiques y assistaient, ainsi que de nombreuses foules.

Dans les régions proches du front, les écoles ont dû souvent être fermées par crainte des bombardements. Ceux-ci d'ailleurs ont déjà fait des victimes parmi le personnel missionnaire; et Mgr Yu-Pin cite, entre autres, trois religieuses européennes de Paotingfu.

Changhai et ses environs ont aussi été très maltraités. De nombreuses paroisses, des écoles, ont été détruites au cours des combats qui se déroulent autour de la ville. L'hôpital du Sacré-Coeur, appartenant aux Soeurs franciscaines Missionnaires de Marie, a été brûlé. Par contre, l'Université des Pères Jésuites, l'Aurore, qui se trouve dans la concession française, reste ouverte; il en est de même du Séminaire situé un peu à l'écart.

Si l'oeuvre d'évangélisation et d'enseignement est paralysée par les événements, ceux-ci ont permis du moins à l'Eglise de manifester sa mission éternelle de bienfaisance; elle soigne les blessés, recueille et secourt les fugitifs, et cherche par tous les moyens à remédier aux tristes suites du fléau. Son Excellence rappelle à ce sujet les secours généreux envoyés par le Saint-Père aux vicaires apostoliques de Changhai et de Tien-Tsin. A Nankin, Mgr Yu-Pin

avait un dispensaire tenu par des Soeurs Franciscaines Missionnaires de Marie. Leur utilité pouvant être plus grande dans une région proche des champs de bataille, il les a mises à la disposition du vicaire apostolique de Hangchow, voisin de Changhai. Elles y ont ouvert, avec la collaboration du gouvernement, un hôpital qui peut recevoir 1,200 blessés. Dans le Nord, le P. Lebbe se dévoue comme brancardier, avec 100 membres de sa Congrégation des Auxiliaires des Missions, auxquels plus de 400 chrétiens sont venus d'eux-mêmes s'adjoindre. Au cours des combats qui se déroulent le long de la voie ferrée de Pékin à Nankow, ils rendent les plus grands services.

Partout les missionnaires se dévouent de la sorte, comme ils le peuvent; malgré les recommandations des consuls nationaux, qui leur conseillaient de quitter les endroits trop exposés, ils sont restés à leurs postes ou ont suivi leurs populations lorsqu'elles devaient évacuer.

Mais comme l'initiative individuelle ne peut avoir tout le résultat désiré, les vicaires apostoliques de Nankin, Hangchow, Hanyang et Ou-Tchang ont pris une initiative de grande envergure. Ils ont invité M. Lou-Pai-Hong, président de l'Action catholique chinoise, à fonder, sous les auspices de l'épiscopat, un Comité central de secours catholique, qui a pour but d'organiser l'aide apportée aux blessés et victimes de la guerre. Ce Comité, qui collabore étroitement avec la Croix-Rouge, va lancer un appel aux catholiques du monde entier

pour leur demander de secourir spirituellement par la prière, mais aussi matériellement, les chrétiens éprouvés de Chine; il centralisera les ressources et en fera la répartition, suivant les besoins, aux oeuvres d'assistance des Missions catholiques.

Par les services qu'ils rendent, comme par l'exemple qu'ils donnent, les catholiques s'attirent ainsi la sympathie de toute la population. Le clergé en particulier, fidèles aux directives pontificales en cette matière — avec les nuances qu'imposent les différences entre la situation du missionnaire et celle du prêtre chinois — a su rester tout à fait neutre, se consacrant uniquement à sa mission religieuse. Ce faisant, il avait le désir de ne pas nuire à ses frères japonais, qui pourraient se trouver dans une situation délicate. Il a surtout voulu profiter de l'occasion, fournie par de si tragiques circonstances, de manifester la vraie figure de l'Eglise catholique.

Le gouvernement du maréchal Chang-Kai-Shek (ce dernier professe, on le sait, la religion protestante) se montre tout à fait compréhensif de la mission spirituelle de l'Eglise, et ne lui demande aucune compromission. Cette attitude du gouvernement chinois, comme l'action que l'Eglise peut exercer dans ces heures douloureuses, laissent à S. Exc. Mgr Yu-Pin l'espoir que dans une Chine libérée de l'envahisseur et rendue plus forte par l'épreuve, l'Eglise catholique trouvera de grandes possibilités d'épanouissement.

LA RESURRECTION DES CATHEDRALES - MARTYRES

après Reims, Soissons...

Le 18 octobre dernier, avait lieu la cérémonie imposante de la consécration de la cathédrale de Reims, complètement restaurée. Le dimanche suivant, soit le 24 octobre, les portails et la tour de la cathédrale de Soissons étaient inaugurés. Cette cérémonie fut présidée par Son Eminence le cardinal Suhard, archevêque de Reims, entouré des évêques de la province.

Le gouvernement s'était fait représenter par M. Huisman, directeur général des Beaux-Arts, accompagné de M. Brunet, inspecteur général, et des architectes des Beaux-Arts. Les quatre sénateurs de l'Aisne étaient aussi présents.

Le programme musical comprit, outre le groupe grégorien de la fête des saints Crépion et Crépinien, dont on célébrait la solennité, la MESSE EN FA DIEZE, de Ch.-M. Widor, à deux chœurs et orgue, et le SALVUM FAC, pour trompettes, trombones et orgue, exécutés à Notre-Dame de Paris pour les fêtes de la victoire, en 1919. Les chants furent exécutés par le chœur mixte, les Séminaires et la maîtrise.

Nous reviendrons prochainement sur ce sujet.

La préparation au Congrès eucharistique de Budapest

Opère un renouveau dans l'âme du peuple hongrois tout entier.

La Commission centrale des préparatifs du Congrès Eucharistique Universel reçoit les uns après les autres, de toutes les parties de la Hongrie, des rapports réconfortants qui tous, sans exception, rendent compte que toutes les couches du public hongrois sont pénétrées de la sublime pensée du Congrès Eucharistique et que l'on perçoit de plus en plus des mouvements prouvant que l'idée eucharistique emplit vraiment l'âme des masses catholiques de Hongrie.

Tout récemment encore la nouvelle est venue d'une telle manifestation pieuse, d'un acte de foi enthousiaste. A Mohacs on a organisé une journée eucharistique et à cette occasion, dans les deux églises de cette petite ville, l'adoration de l'Eucharistie dura 24 heures afin de permettre que toutes les personnes, à quelque branche d'activité qu'elles appartiennent, pussent s'y associer. Les catholiques de Mohacs ont hautement apprécié cette pensée et durant 24 heures, les deux églises étaient comblées et dans les rangs des fidèles on a pu voir des travailleurs que leur profession oblige de travailler la nuit, tels que garçons, imprimeurs et autres. A leur intention, une messe particulière a été dite à deux heures du matin, messe à laquelle tous se sont confessés pour ensuite approcher la sainte table tout pénétrés de la sainteté du sacrement. — A Jaszberény, un des centres de la Grande Plaine hongroise 2000 hommes ont, à l'occasion de la journée eucharistique, reçu la communion avec une foi exemplaire, et une dévotion remarquable, qui a comblé de joie tous ceux qui pénétrèrent parfaitement la grande importance que revêt l'Année destinée à la préparation du Congrès Eucharistique pour ce qui est de raviver la foi.

Les insignes du Congrès eucharistique universel

vendues en 500,000 exemplaires

En Hongrie, les insignes du Congrès Eucharistique Universel ont acquis très rapidement une grande popularité. Au début, la Commission Générale du Congrès Eucharistique comptait sur la vente de 200,000 insignes seulement, mais il s'avéra bientôt que cette prévision serait dépassée et en effet, en quelques semaines, un demi-million d'insignes avait déjà été vendu. Il est intéressant de constater que surtout en province, cette insigne d'une exécution artistique est portée par le peuple comme une "distinction" de haute valeur. Jusqu'ici, nombreux sont les grands propriétaires qui ont fait présent de l'insigne du Congrès à tous leurs employés agricoles. En premier lieu, ce fut la comtesse Joseph Karolyi, veuve de l'éminent homme politique récemment décédé, qui donna l'exemple. Dès maintenant, la Commission Générale du Congrès Eucharistique considère comme certain que la diffusion de l'insigne du Congrès ne fera encore que gagner du terrain à l'avenir et qu'on atteindra un chiffre de vente d'un million.

LA MYOPIE EN EXTREME-ORIENT...

Les statisticiens japonais viennent de se livrer à une enquête dont les résultats sont assez inquiétants. Il paraît, en effet, que la myopie, chez les enfants de l'Empire du Soleil-Levant, prend de jour en jour une extension plus considérable. Les chiffres fournis par cette enquête sont, en effet, assez significatifs : plus de 74 p. 100 des écoliers des deux sexes sont obligés de porter des lunettes. Convenons qu'il y a là de quoi préoccuper sérieusement les ophtalmologues japonais.

LA LITURGIE fêtes de l'Eglise

DU MERCREDI DES CENDRES ET DU CAREME JUSQU'A LA SEMAINE SAINT. (Suite)

— Pourquoi fait-on dans le Carême des instructions plus fréquentes ?

— C'est pour rappeler aux fidèles leurs obligations religieuses et les mieux disposer à remplir leur devoir pascal.

— Comment doit se conduire un enfant chrétien pendant le Carême ?

— Il doit redoubler de piété, d'assiduité au travail et d'obéissance; il lui sera très utile, s'il n'a pas l'habitude de la confession fréquente, de se confesser dans le commencement du Carême pour se préparer à le faire encore dans la quinzaine de Pâques.

— Comment s'appelle le cinquième dimanche du Carême ?

— On l'appelle le dimanche de la Passion.

— Que se passe-t-il de remarquable ce jour-là dans les églises ?

— La veille, avant les premières vêpres du dimanche, on couvre d'un voile violet toutes les croix et toutes les images de Notre-Seigneur, de la Vierge et des Saints.

— Pourquoi cela ?

— C'est d'abord en signe de deuil et de pénitence, parce que ces objets donnent, par leur éclat, un air de fête et de joie à nos églises, ce qui ne conviendrait pas au temps où l'on célèbre les souffrances de Notre-Seigneur et aussi parce que dans ce même temps,

le Sauveur cessa de se montrer au peuple, selon ces paroles de saint Jean qui terminent l'Evangile du dimanche de la Passion : "Jésus se cacha et sortit du temple".

— Doit-on découvrir les croix et les images, s'il arrive une fête ?

— Non, quelque solennelle que soit cette fête.

— Dites-nous, avant de terminer la question du Carême, quels sont les autres jours de jeûne de l'année chrétienne ?

— Ce sont les vigiles dont on a déjà parlé, et le jeûne que l'Eglise prescrit à ses enfants aux quatre saisons de l'année (les Quatre-Temps).

— Quelle est l'époque de chacun de ces quatre jeûnes ?

— Ils ont lieu le mercredi, le vendredi et le samedi : — 1. — pour l'hiver, dans la semaine qui suit le troisième dimanche de l'Avant; 2. — pour le printemps, dans la semaine du premier dimanche du Carême; 3. — pour l'été, dans l'octave de la Pentecôte; 4. — pour l'automne, dans la semaine qui suit l'Exaltation de la Sainte-Croix (le 14 septembre.)

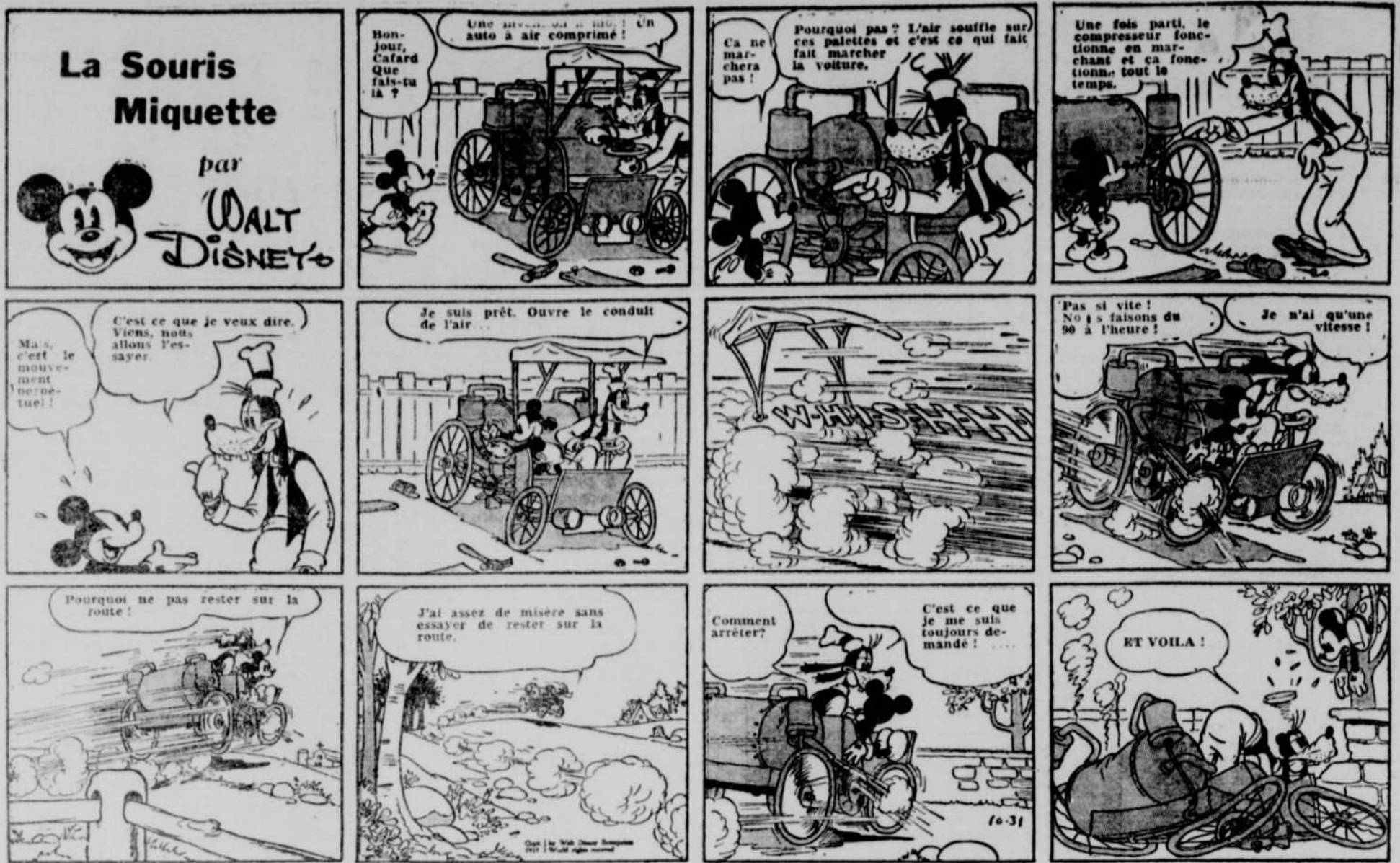
— Que fait-on le samedi des Quatre-Temps ?

— On ordonne les prêtres et les autres ministres de l'Eglise. Les chrétiens doivent prier pour eux en ces jours-là d'une manière toute particulière. L'ordination peut encore avoir lieu la veille du dimanche de la Passion et le Samedi-Saint.

Dimanche, 14 novembre 1937

L'Action Catholique — Québec

— 9 —



L'esprit d'a propos

Un facétieux professeur de droit interrogeait successivement quatre candidats :

— Monsieur, dit-il au premier, j'ai l'usufruit d'un âne, qu'en fais-je ?

Le premier candidat ne dit mot. Il s'adresse au second, au troisième, même silence. Enfin lorsqu'il pose son petit logogriphe au quatrième, celui-ci répond de l'air le plus tranquille :

— Monsieur, la loi est formelle, vous devez en jouir en bon père de famille.

Tête de l'examineur !

x x x

LE PRISONNIER. — N'est-ce pas ? J'ai fabriqué des pièces de

vingts francs qui étaient aussi belles que celles qu'on fait à la Monnaie, et le gouvernement a été jaloux.

Un monsieur, très fier de ses performances athlétiques rend visite à un de ses amis qui habite une localité distante de 20 milles.

— Et je suis venu à pied, mon cher ami, dit-il.

— Pas possible ! Tu as dû mettre plus de trois heures.

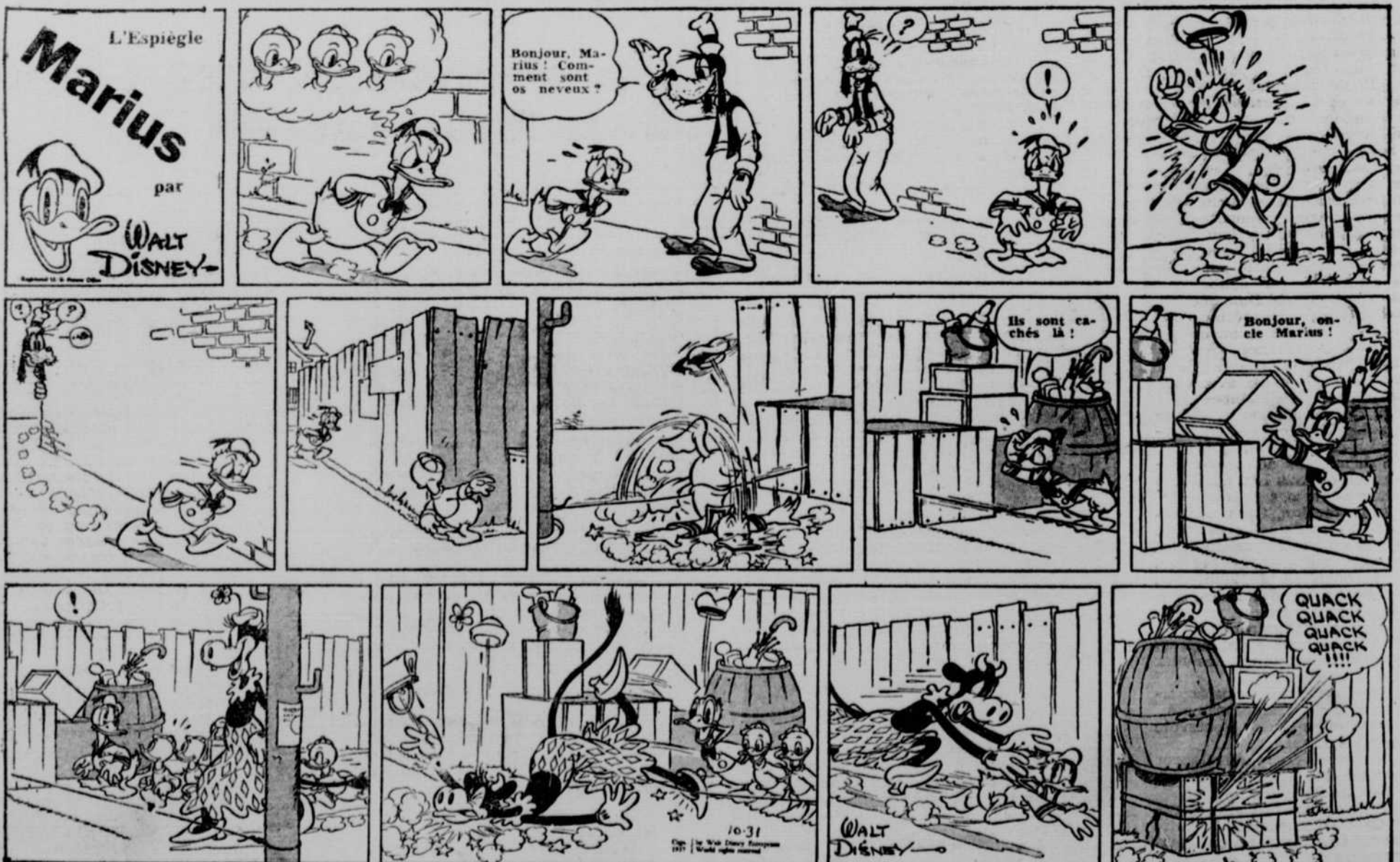
— A peine, mon ami. Et d'ailleurs j'aurais été beaucoup plus vite, mais sur la route j'ai rencontré une pancarte indiquant : ATTENTION. ECOLE. RALENTIR, et cela m'a beaucoup retardé.

Géographie

On sait que le Français a la réputation d'être un monsieur décoré qui ignore la géographie. Cela était vrai hier, et cela, malheureusement, demeure vrai aujourd'hui. A telle enseigne, que M. Painlevé, confondit, publiquement, Copenhague et Christiania, et que M. d'Estournelles de Constant, administrateur des Musées nationaux, recevant une délégation officielle de la Norvège, dit, à trois reprises :

— "Vous, Messieurs, représentants d'un tout petit pays."

Ce "petit pays" jeta sur l'assistance un froid... norvégien.



L'ÉCOLE CATHOLIQUE

la plus au nord du Manitoba

Les quelques notes de voyage qui suivent ont été écrites par M. Oscar Blackburn, professeur à l'école d'Opiponapiwin (Indian Lake), sur le fleuve Churchill. Elles nous sont transmises par Son Eminence le cardinal Villeneuve, à qui elles avaient été communiquées par le Rév. Père Hector Thiboutot, O.M.I., de la mission Saint-Patrice (Nelson House), et aussi par Son Exc. Mgr Martin Lajeunesse, O.M.I., vicaire apostolique du Keewatin. Nous avons donc deux excellentes raisons pour les publier. De plus, ces notes sauront sûrement intéresser les amis des missions canadiennes.

Il y a un an je sollicitais auprès du R. Père Thiboutot un emploi comme maître d'école. Peu après je recevais du Père une lettre me disant que ma demande était acceptée. Le Père me décrit les difficultés auxquelles j'aurais à faire face. Il s'agit, me dit-il, de fonder une école au Lac Indien. Il y a là quarante enfants, soit anglais, soit métis ou indiens. Plusieurs de ces enfants sont catholiques, quelques-uns protestants; la plupart ne pratiquent pas, pour la bonne raison que personne ne s'occupe d'eux moralement. Au milieu de l'ambiance protestante, les quelques catholiques perdront leur foi; une bonne école, sous la direction d'un professeur catholique aurait pour effet de conserver la foi de ces gens et peut-être, avec l'aide de Dieu, d'en convertir quelques-uns au catholicisme. Le Père me dit ensuite les difficultés du pays, isolement, manque de confort, froid, et ajoute-t-il, il vous faudra faire un voyage de près de trois cents milles en canot. Bas ! me dis-je, essayons pour un an, on en mourra pas.

Vers la fin d'août, j'arrivais à Le Pas, où le Père Trudeau m'attendait. Avec sa bonhomie toute sincère, il a vite éloigné toute gêne entre nous, et de moi il se fait un autre ami. A l'événement, où me conduit aussitôt le Père, je fais connaissance avec Mgr Lajeunesse. Après déjeuner, Monseigneur me fait appeler à son bureau. Il me parle longuement, et c'est avec attention que j'écoute ses conseils. Le même jour, je laisse Le Pas pour Wabowden où j'arrive à 7 heures du soir. Le Père Thiboutot prévenu de mon arrivée est à la station et me conduit à la petite chapelle de cet endroit.

Maintenant il faut partir pour Nelson House. Nous passons la veille à préparer nos bagages, car il faut prévoir pour un an et il s'agit d'apporter beaucoup en peu d'espace, dans un seul canot. La route à parcourir est la plus difficile dans tout le Manitoba, à cause de ses 22 portages et des nombreux rapides aux eaux dangereuses. Après trois jours nous étions à Nelson House, une distance d'environ 100 milles par voie d'eau. Les deux sauvages qui nous conduisaient paraissent toujours gais et pleins d'entrain; dans les portages ils portaient de deux à trois cents livres sur leur dos, ils affrontaient les rapides avec sang-froid et moi j'en étais quitte pour la peur ! Mais tout cela est oublié à Nelson House où le frère Dumaine nous attendait et avait préparé un souper auquel nous faisons honneur avec un appétit de circonstance. Après souper je visite la mission avec le Père comme cicérone, le cimetière avec sa grande croix blanche, ses tombes si simples n'ayant pour monuments que de simples croix de bois, l'église l'une des plus belles du vicariat, avec clocher à la St-Jacques de Montréal en miniature, décorée à la main par M. Rolland Lauzé, professeur à l'école de la mission. Le lendemain, un dimanche, il y a grand'messe à laquelle un grand nombre d'Indiens assistent. Après l'office je fais connaissance avec la plupart d'entre eux. Lundi nous nous préparons pour la dernière étape du voyage. Mais la pluie et le fameux vent du Keewatin (Nord) sont là qui nous tiennent à la mission pour deux jours. Enfin tout est calme, et nous partons avec les bons souhaits du frère Dumaine et de nombreux amis indiens. Nous arrivons au Lac Indien le 8 septembre vers les 7 heures du soir. Ce lac est à 140 milles de Nelson House; on ne finissait plus d'enfiler les détours de la rivière du Rat, en plus des dix portages qui se trouvent sur cette route. En laissant le Portage de Roche, on entre sur le lac qui fait penser à une mer, à cause de ses baies immenses; huit milles encore nous séparent d'Appiponapiwin. A cet en-

droit le lac est aussi étroit que le St-Laurent à Montréal. Les gens ont leurs maisonnettes en troncs d'arbres sur une île au milieu de ce détroit. C'est sur la rive ouest qu'est le magasin de la Cie de la Baie d'Hudson. Un peu plus loin, au fond, du même côté, un gros rocher domine toutes les autres montagnes du pays. C'est au pied de ce rocher, abri naturel contre les vents du nord, que le Père Thiboutot installe sa mission. Là, pour le moment, il n'y a pas autre chose en vedette qu'une cabane en troncs d'arbres surmontée d'une croix d'épinette. C'est avec surprise que le Père voit la construction de l'école si peu avancée; il y a tout au plus six rangs de faits au carré de la bâtisse. Mais le Père ne se décourage pas pour si peu, il en a vu bien d'autres. Demain, dit-il, nous irons visiter les gens, et nous leur dirons que l'école commencera le surlendemain dans la petite chapelle. Mais Père dis-je, nous n'avons pas de bancs ni de pupitres ! Qu'importe, en mission il faut s'arranger comme on peut. Je trouve cela un peu osé, mais s'il le faut on y sera. Le matin suivant nous nous mettons en route afin de visiter les gens. Je fais connaissance avec mes futurs élèves et leurs parents; le Père demande leur aide et annonce que l'école se fera provisoirement dans la chapelle. Tous promettent de venir donner un coup de main et d'envoyer leurs enfants. De grand matin le 10 septembre, une bande d'Indiens sont déjà rendus sur le chantier pour aider à la construction, puis un groupe de blancs s'amène également. Le Père est au milieu d'eux qui distribue à chacun la besogne. Pendant ce temps je rassemble les enfants dans la chapelle; un moment je me sens affolé; les

quelques sièges sont remplis et plus de la moitié des enfants restent debout... je les fais asseoir à la mode indienne. Point n'est besoin de dire qu'ils étaient bruyants; il y en avait qui, âgés de douze et quatorze ans, n'avaient jamais vu une école. De plus je leur parle dans une langue étrangère, mais ils semblent avoir bonne volonté. Il restait donc à faire valoir une fois de plus le proverbe "qui veut peut".

Vers les dix heures, le Père vient faire une visite et voit les enfants, les uns debout répétant l'abécédaire, d'autres assis étudiant, et puis d'autres encore étendus sur le plancher tâchant de leur mieux à former des lettres sur leurs pupitres improvisés. Pauvres enfants, si seulement le plancher au lieu d'être de rondins était plus uni. L'école continue ainsi pendant tout le temps de la construction. Enfin après neuf jours les travaux sont finis. Le samedi, 19 septembre, nous transportons tout le matériel dans la nouvelle école; une bâtisse de 24 pieds carrés avec une allonge qui sert de résidence au professeur. Le tout est fait de troncs d'arbres, le plancher des deux bâtisses est de planches sciées à la main, pour pupitres de longues tables, la chaise unique est construite avec des rondins, des planches de boîte, noircies et réunies ensemble, font un tableau. Le dimanche suivant le Père chante la grand'messe dans l'école, et dans un sermon de circonstance, il remercie tous les gens pour leur bonne volonté et demande à Dieu en retour de bénir leurs familles ainsi que cette humble mission qui commence. Un an a passé depuis l'ouverture de cette école. Un grand changement s'est accompli dans l'éducation

de ces enfants; presque tous savent déjà lire, écrire, et surtout prier. Mais pour assurer le succès d'une si belle entreprise il faudrait nous venir en aide. Il nous manque des livres anglais pour les élèves, ainsi qu'un harmonium pour relever les cérémonies.

Alors ce que j'avais entendu dire par le Père semble se confirmer : fonder une autre mission par l'ouverture d'une nouvelle école. Que cela en a donc coûté au Père, de démarches, de fatigues, de voyages et de misères de toutes sortes, mais qu'importe, il s'agit d'étendre le royaume de Dieu et c'est là la suprême ambition du missionnaire. Le Père Thiboutot est un de ces vaillants apôtres au zèle inlassable. Toute sa personne, sa volonté et son intelligence ne tendent que vers un seul but : agrandir le royaume de Dieu. Je pourrais en dire davantage, mais de peur de manquer de discrétion, je me contenterai d'ajouter que ce missionnaire a fait faire en cinq ans un très grand progrès à la mission de Nelson House.

Mgr Lajeunesse dans sa récente visite pastorale n'a pas caché son entière satisfaction en voyant tant de bien accompli en si peu de temps. Comme il serait heureux, si quelques âmes généreuses pouvaient bien maintenant se faire les pourvoyeuses de cette petite école du Lac Indien, pour laquelle jusqu'ici le gouvernement n'a absolument rien fourni. Ce serait non seulement concourir à l'œuvre de l'éducation dans un pays qui en est complètement privé, mais encore poser la première pierre d'une future mission si nécessaire pour le salut de tant de pauvres âmes.

Oscar-G. Blackburn

Professeur au Lac Indien.

ICI ET LA avec les missionnaires

LE CATHOLICISME EN AUSTRALIE

On sait que le chef de l'Etat australien, M. Lyons, est un catholique pratiquant, comme l'était d'ailleurs son prédécesseur à la tête du gouvernement. L'extension de l'Eglise en cette lointaine contrée suit une voie très active, grâce au zèle du clergé et à la générosité des fidèles.

La population totale du Dominion est d'un peu plus de 6,500,000 habitants; parmi ce nombre, 1,250,000 sont catholiques; ils constituent donc à peu près le cinquième de la population tout entière, ce qui est une belle proportion. On sait, d'ailleurs, que le catholicisme a reçu son impulsion en Australie, du fait de la présence en ce pays, de nombreux Irlandais qui, au début de la colonisation, y avaient été envoyés en exil à cause précisément de leur foi catholique.

La hiérarchie se compose de cinq sièges métropolitains, de 16 évêchés, d'une abbaye nullius et d'un vicariat apostolique.

Il y a environ 1,800 prêtres dont 500 religieux; 1,050 Frères et 9450 Soeurs. Enfin, l'enseignement catholique est donné à plus de 200,000 enfants dans 1,120 écoles.

INGENIEUSE METHODE DE PROPAGANDE

HONG KONG. — Les missionnaires de Maryknoll, chargés du vicariat apostolique de Kongmoon (Kwangtung), attribuent beaucoup de leurs succès à l'apostolat actif et intelligent d'un médecin missionnaire, le docteur Blaber, de New-York. Tous ceux qui ont rencontré ce médecin ont été conquis par le charme prenant de sa bonté; il ne néglige jamais de donner avec ses conseils médicaux quelques conseils spirituels qui ouvrent les âmes aux vérités de la foi. Sa dernière trouvaille en fait de propagande religieuse est des plus ingénieuses; toutes les médecines de son dispensaire sont enveloppées dans de petits papiers colorés où sont imprimées en chinois des vérités et des maximes chrétiennes. Les malades lisent ces prescriptions d'un nouveau genre et beaucoup demandent après cette brève lecture à poursuivre leur instruction chrétienne.

MISSIONNAIRE CINEASTE

CAWACI, (Fidji, Océanie). — Le R. P. Laplante, a passé plusieurs années à Fidji dans un district où la vie des indigènes a conservé toute sa couleur locale; avec l'aide d'un européen, amateur très habile, le missionnaire cinéaste a pris un film documentaire des plus intéressants qui saisit sur le vif les coutumes des indigènes et le travail des missionnaires maristes. Les différentes scènes s'enchaînent autour d'un fait

central authentique, la guérison obtenue dernièrement par un chef indigène, qui avait cherché en vain auprès d'un vieux sorcier, un remède à son mal, et qui fut enfin guéri sur l'intercession de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Le Père Laplante a emporté son film en Amérique où il obtiendra sans aucun doute le succès qu'il mérite.

RELIGIEUSE BRETONNE A L'HONNEUR

MAKOGAI. — (Fidji, Océanie). — Le 24 mai 1937, à l'occasion du 25ème anniversaire de la fondation de la fameuse léproserie de Makogai, le gouver-

neur de Fidji, Sir Arthur Richards, se rendait à Makogai pour remettre à la Mère Marie-Agnès les insignes de l'Ordre du British Empire.

La lettre patente qui lui confère ce titre est signée non seulement de la main du roi Georges V., mais aussi de la main de la reine Marie; cette délicate attention de la reine-douairière a été très remarquée.

La mère Agnès est née à Saint-Brieuc en 1870; entrée dans la Société de Marie de Sainte-Foy-les-Lyons elle fit profession en 1893 et partit aussitôt pour l'Océanie; elle dirige la léproserie de Makogai depuis 1918.

Les MISSIONS OBLATES de la Baie James

Attawapiskat : 1° Lake River (Opénaga) sur les 80 Indiens, il y a de 5 à 10 catholiques. 2° Winisk, à l'embouchure de la rivière du même nom. Environ 250 Indiens, tous catholiques. On y construira, cet été, une chapelle. 3° Severn, la mission la plus au nord de la Baie James. Tous les Indiens, environ 300, sont protestants.

4) FORT GEORGES : fondée en 1922, sur la côte est de la Baie : 2 Pères, 3 Frères Convertis.

En hiver, c'est-à-dire pendant plus de huit mois, cette mission est totalement séparée de la civilisation, c'est l'isolement complet. La population, environ 700 Indiens, est toute protestante et très difficile à convertir. On y réussit par l'école et on y réussit présentement par l'hôpital. Les Indiens malades viennent s'y faire soigner et consentent, pour la plupart, à recevoir le baptême à l'heure de la mort. De 15 à 20 ont déjà été sauvés de cette façon.

Six Soeurs Grises d'Ottawa sont chargées de l'école-hôpital, établie en 1930.

A l'exception des Naskopies du Fort George, tous les Indiens de la Baie James sont des Cris. Leur conversion est d'autant plus lente et pénible que beaucoup ont été déjà travaillés par les ministres protestants. Le R. P. BEAUDET publie un petit bulletin mensuel, en langue cris. Les pages sont écrites en caractères syllabiques, sur une machine adaptée à ce système, et polycopiées. Le but principal du Bulletin est apologetique.

(A.R.O.M.I.)

Dimanche, 14 novembre 1937

L'Action Catholique — Québec

Jeannot l'invincible

par
LYMAN YOUNG

Registered U. S. Patent Office.



LES INCENDIES DE FORETS

Le camping est un très bon sport, à la fois pour la santé et pour la bourse. Malheureusement, on ne devient pas campeur du jour au lendemain, il y a certaines choses qu'il faut connaître ou apprendre. Je crois qu'il serait bon de rappeler souvent, aux personnes qui l'intention de faire du camping, qu'elles doivent d'abord faire un certain apprentissage. Elles devraient faire surtout attention au feu. Le midi de la France est un coin recherché par les campeurs. Mais c'est un pays très sec. Chaque année, en été, période où les campeurs sont les plus nombreux, il se

produit des incendies dans les forêts de pins. Il faudrait multiplier le nombre de gardes pour qu'ils puissent contrôler les mouvements des campeurs.

LE SANCTUAIRE DES OISEAUX...

La Société Protectrice des Oiseaux de Grande-Bretagne essaie en ce moment d'acheter toute une plage du sud de l'Angleterre pour la réserver aux oiseaux.

Cette plage offre un asile nécessaire à la reproduction d'une certaine race d'oiseaux qui viennent y faire leurs nids.

On avait voulu acheter ce terrain

pour y faire construire des villas. La Société Protectrice des Oiseaux emploie tous les moyens pour obtenir qu'on le laisse à ses protégés.

La société a déjà versé de fortes sommes à l'heure actuelle, et il est probable qu'elle en aura la possession d'ici peu.

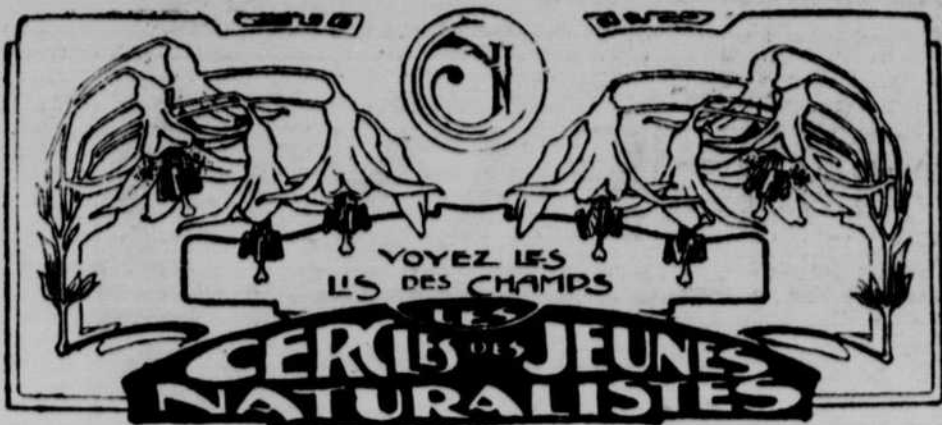
POUR LES FUTURS ASTRONOMES

Récemment, en Italie, le professeur Minerva a inventé un télescope qui permet de voir à travers les nuages.

Les astronomes, les navigateurs et toutes les personnes qui s'intéressent à la science bénéficieront de cette inven-

tion. Il paraît que, grâce à cet ingénieux appareil il est possible d'observer les étoiles, même lorsque les nuages les cachent à un observateur normal. Il suffit de placer le nouvel appareil sur un télescope pour obtenir l'amélioration que nous venons de signaler. Les services rendus seront énormes, étant donné qu'il y a très souvent des nuages qui gênent la visibilité.

Cet inventeur, qui veut aller toujours plus loin, est en train de travailler à la recherche d'une invention qui permettrait de voir même à travers les corps solides.



Affiliés à la Société Canadienne d'Histoire Naturelle et reconnus d'utilité publique par le gouvernement de la province de Québec.

CHEFS DE SERVICE
pour la région de
QUÉBEC

ENTOMOLOGIE : — M. Georges Maheux entomologiste provincial et le Rév. Fr Germain visiteur;
MINÉRALOGIE et GÉOLOGIE : — M. l'abbé W. Laverdière B. Sc. et le Dr Carl Faessler ;
ZOOLOGIE : — M. le Dr Armand Brassard, Charlesbourg;
BOTANIQUE : — M. Omer Caron et M. l'abbé A. Robitaille;
PUBLICITE : — Rév. Fr Michel, E.C., Académie Commerciale.

No 272

Dimanche, 14 novembre 1937

L'ÉPINETTE BLANCHE

L'ÉPINETTE blanche est l'un des arbres canadiens les plus répandus dans le pays. On la trouve depuis le littoral de l'Atlantique jusqu'à l'Alaska, et aussi loin vers le nord que l'embouchure de la rivière Mackenzie, à moins de vingt milles de l'océan Arctique. Il y a quatre autres espèces d'épinettes indigènes au Canada. L'épinette rouge (*Picea rubra*) est confinée dans les Provinces Maritimes et la partie orientale du Québec. L'épinette noire (*Picea mariana*) présente virtuellement la même répartition que l'épinette blanche. L'épinette de Sitka (*Picea sitchensis*) est restreinte dans la région du littoral du Pacifique. L'épinette d'Engelmann (*Picea engelmannii*) se trouve dans les régions intérieures montagneuses de la Colombie-Britannique et sur le versant oriental des Montagnes-Rocheuses dans l'Alberta.

CONSUMMATION ANNUELLE ET ACTUEL PEUPLEMENT

Sur le marché du bois, on n'établit pas généralement de distinction entre les différentes espèces. On les vend toutes communément sous le nom d'épinette, et par suite, il n'existe pas de données sur le rendement des coupes de chaque espèce. En les groupant toutes ensemble, cependant, nous pouvons dire que l'épinette est aujourd'hui l'arbre le plus important du Canada. Dans la production du bois de construction et du bois à pulpe, l'épinette a occupé depuis quelques années la première place. La quantité sciée chaque année comme bois de construction dépasse 1,250,000,000 pieds, mesure de planche. Cela représente environ un tiers de la production totale de bois de construction du Canada chaque année. En outre, plus de 1,500,000 cordes d'épinette sont coupées pour servir à fabriquer de la pâte à papier, ce qui équivaut à 70 à 80 pour 100 de la coupe totale annuelle de bois à pulpe.

Nous pouvons donc évaluer, en chiffres ronds, à 2,250,000,000 de pieds, mesure de planche, le bois d'épinette sorti annuellement de nos forêts pour la construction et pour les fabriques de papier. Et dans ce chiffre ne sont pas comptées les quantités d'épinette dont on fait des traverses de chemin de fer, des poteaux, du bois de chauffage, ou d'autres emplois, quantités qui sont encore très considérables.

Quoique nous ne possédions pas de données exactes sur la quantité d'épinette encore debout, on l'a évaluée à environ 325 milliards de pieds mesure de planche, dont, suivant une estimation, 150 milliards de pieds seraient du bois de sciage, et le reste, de dimension qui convient au bois à pulpe. L'épinette blanche représente probablement 45 pour 100 du peuplement total d'épinette, soit environ 145 milliards de pieds.

L'emploi de l'épinette blanche dans la construction s'est rapidement généralisé ces dernières années, en raison de la rareté de plus en plus accusée du pin blanc. Pour la meilleure qualité de bois de construction employé à l'état brut, elle a pratiquement remplacé le pin blanc sur le marché domestique.

LE BOIS : SES QUALITÉS, SES USAGES

Le bois de l'épinette blanche est léger et de couleur claire. Il est tendre, rigide et très fort en raison de son poids. Il présente un grain fin et égal, se travaille aisément et se fend difficilement. Le bois de construction sèche bien, offre une solide adhérence aux clous, est sans saveur, inodore et relativement exempt de résine.

Le bois d'épinette pour la construction qui se trouve couramment sur notre marché se compose, probablement pour la plus grande part, d'épinette blanche. Les manufacturiers de matériel de construction en emploient de très grandes quantités. Il en entre d'autres considérables quantités dans les lambris, les planchers, les toitures, ainsi que dans la fabrication des châssis et portes, et dans le finissage des maisons. Les manufacturiers de boîtes font usage de beaucoup d'épinette, vu que sa dureté, sa force, sa légèreté et son adhérence aux clous la recommandent pour cet emploi. Son manque de saveur et d'odeur en fait un bois approprié pour les boîtes destinées à recevoir des denrées alimentaires.

Une des caractéristiques du bois d'épinette, qu'aucun autre bois ne possède dans une égale mesure, c'est sa résonance. Sa faculté de prolonger et d'intensifier les vibrations sonores est remarquable et par suite des fabricants de pianos l'emploient, pratiquement à l'exclusion de tout autre bois, pour confectionner les tables d'harmonie. Pour la même raison, l'épinette sert à faire des tuyaux d'orgue et un grand nombre de petits instruments de musique, comme des guitares, des mandolines, etc.

Le bois de l'épinette blanche a servi à une autre application assez importante dans la fabrication de certaines parties des fuselages d'aéroplanes. Le bois de l'épinette de Sitka l'a cependant, pour cet usage particulier, dans une large mesure remplacé, à cause de la haute proportion de bois clair et de texture parfaite que présente cet arbre.

Le rapide développement de cette industrie a énormément augmenté depuis quelques années la consommation d'épinette dans la fabrication de la pulpe. Le bois donne des fibres longues, dures et presque incolores, qualités nécessaires si l'on veut obtenir une bonne pâte à papier, et en outre, il est, pour un conifère, remarquablement exempt de résine. Ces qualités lui garantissent une

place dans l'industrie de la pulpe, malgré la tendance générale à employer d'autres bois. A l'heure actuelle, la plus grande partie de l'épinette employée dans la fabrication de la pulpe est de l'épinette blanche.

PORT ET CARACTÉRISTIQUES

De toutes les épinettes de l'est, l'épinette blanche est la plus grande et la plus belle. Dans des conditions favorables, elle peut pousser à 100 pieds de hauteur ou plus, et présenter un diamètre de 3 à 4 pieds. Ordinairement, toutefois, elle ne s'élève que rarement à plus de 60 à 70 pieds, et offre un diamètre de 1 à 2 pieds.

Quand elle est libre de se développer, elle produit une magnifique cime, étroite, symétrique et de forme conique, qui, d'une certaine distance, ressemble beaucoup à un clocher.

L'écorce est mince et unie, puis devient lamelleuse, avec de petites écailles brun-cendré. Son écorce mince la rend susceptible d'être profondément atteinte en cas de feu.

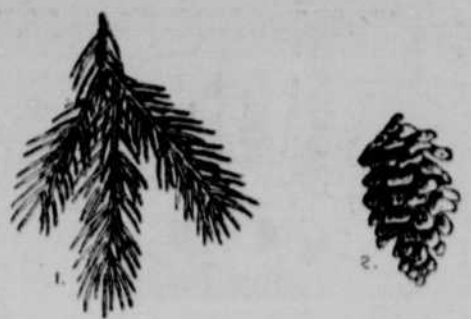
Les feuilles ont de 1/2 à 3/4 de pouce de longueur, et leur section est plus ou moins quadrangulaire. (Voir fig. 1.) Elles sont acérées d'une teinte vert-bleu pâle. Broyées, elles ont une odeur âcre caractéristique. Cette particularité peut servir à la distinguer des autres espèces d'épinette de l'est.

Les cônes de l'épinette blanche ont de 1 1/2 à 2 pouces de longueur. (Voir fig. 2.) Les écailles en sont étroites en proportion de leur longueur et sont aussi très flexibles et élastiques. Si l'on écrase dans la main un cône sec et ouvert, il revient plus ou moins à sa forme primitive. Cette caractéristique le distingue du cône de l'épinette noire, qui est plus fragile et qui casse généralement si on lui fait subir le même traitement. Le cône de l'épinette blanche est long et étroit, comparé au cône plus arrondi de l'épinette noire. En outre, le bord de ses écailles est uni et non ébréché comme est ordinairement celui de l'épinette noire. Les cônes de l'épinette blanche tombent chaque année, après avoir répandu leurs graines, tandis que ceux de l'épinette noire restent quelquefois attachés aux arbres pendant des années entières.

Il est parfois difficile à une personne inexpérimentée de distinguer l'épinette blanche de l'épinette rouge. Il arrive même que des experts sont quelquefois embarrassés. L'épinette rouge ne présente pas l'aspect d'un cône étroit comme l'épinette blanche, car sa cime est généralement très développée en largeur et composée d'un nombre relativement restreint de branches irrégulières qui s'abaissent plus ou moins et dont les extrémités sont retournées. Celui qui est familier avec les deux espèces les distingue souvent par l'écorce qui, dans le cas de l'épinette rouge, a une teinte brun rougeâtre tandis que celle de l'épinette blanche est grise.

PLANTATION DE RAPPORT ET D'ORNEMENT

L'épinette blanche a été l'un de nos conifères les plus populaires pour les plantations décoratives, et elle mérite bien sa popularité. Avec sa cime compacte et son feuillage luisant, c'est un de nos plus beaux arbres. Elle pousse



rapidement et est extrêmement robuste. On peut la faire venir dans n'importe quelle province, de l'Atlantique au Pacifique, et elle n'est pas exigeante en ce qui concerne le sol. Elle croît sur un emplacement humide ou bien sur un emplacement relativement sec. Parce qu'elle est touffue, elle est désirable au point de vue de la protection qu'elle peut offrir contre le vent et utile pour former des haies, des bordures ou des brise-vent à l'entrée ou le long de chemins privés.

L'épinette blanche vient le mieux dans un sol sablonneux et humide, mais bien drainé, mais elle n'est pas exigeante car nous la trouvons en forêt poussant sur des pentes rocheuses et au bord de lacs et de cours d'eau. On la rencontre en peuplement pur, mais elle est souvent mélangée avec l'épinette rouge, l'épinette noire, le tamarac, le bouleau et le peuplier.

Elle se reproduit bien dans des conditions favorables. Elle est très tolérante à l'ombre et cela lui permet par conséquent de se reproduire et de vivre même au sein de peuplements relativement serrés. Dans ces conditions, cependant, elle n'est pas florissante, et à moins qu'elle ne soit délivrée de cette oppression en temps utile, sa force de résistance en sera diminuée.

Plusieurs des plus importantes compagnies de pulpe sont à planter des milliers de petites épinettes blanches élevées en pépinière dans le but de reboiser leurs terrains exploités. Les étendues qu'il est praticable de reboiser sont minimes, en comparaison de celles qui ont été chaque année rasées par le bûcheron ou détruites par le feu. A moins que des mesures efficaces ne soient prises pour le gaspillage dans les exploitations forestières et enrayer les dégâts causés par le feu, et à moins qu'on ne trouve quelque moyen pratique de refréner la destruction par les insectes des bois, l'épuisement des forêts d'épinette, au moins dans le Canada oriental, ne saurait être loin.

Les branches basses et le feuillage touffu de l'épinette blanche en font pour le campeur un abri invitant en cas de mauvais temps, et, malheureusement pour la conservation de nos forêts, la protection de son dôme est l'endroit préféré pour y allumer le feu du campement. Les feux allumés de cette manière ont causé une part importante des pertes subies dans la forêt. Le vrai homme des bois ou le vrai campeur qui a à cœur la conservation de nos forêts reconnaîtra le danger de cette pratique et allumera son feu dans un endroit découvert, sur le roc nu ou, si cela n'est pas possible, sur un sol minéral duquel aura été soigneusement enlevée toute matière végétale inflammable.

HISTOIRE de FRANCE

PAUL LEHUGEUR

47

LOUIS VIII

Louis VIII (1223-1226) recommence les hostilités contre le roi d'Angleterre Henri III, et lui prend le Limousin et le Périgord. Un concile réuni à Bourges (1225) ordonne une nouvelle croisade contre les Albigeois, c'est-à-dire contre les hérétiques du Midi, charge Louis VII de les exterminer, et force Henri III à une trêve. Raymond VII, comte de Toulouse, est excommunié et attaqué avec fureur; le Midi de la France est désolé par la plus effroyable des guerres. Avignon capitale après une longue résistance, et les autres villes se soumettent. Louis VIII meurt au retour de l'expédition après trois ans de règne (1226).



Les Croisés devant Béziers.

Une hérésie, qui avait pris naissance dans la ville d'Albi, s'était développée peu à peu dans tout le midi de la France, et le légat du pape, chargé de faire une enquête, avait été assassiné (1208). Le pape exhorta la chrétienté à une croisade contre les Albigeois, et toute la chevalerie du nord répondit à son appel : une formidable armée se rassembla à Lyon, et s'abattit sur Béziers : la ville fut prise d'assaut, pillée et brûlée; toute la population fut massacrée. "Tuez-les tous, s'écriait un fanatique, Dieu reconnaîtra les siens". 7,000 personnes furent brûlées dans une église, et le nombre des morts s'éleva à plus de 40,000 (1209). Cette effroyable guerre, commencée sous Philippe Auguste, qui refusa d'y paraître, continua sous Louis VIII, qui lui-même y prit une grande part, et ne fut terminée qu'après lui par la reine Blanche de Castille.



CONQUÉRANTS.

L'éducation nationale et l'esprit français

Un fait, pris à la vie de tous les jours, nous servait d'exemple, la semaine dernière, pour démontrer que l'homme doit également remplir les devoirs que lui imposent sa foi et sa patrie. Ces deux réalités distinctes obligent l'homme de façon différente, mais il ne peut se soustraire à l'emprise de sa terre natale sans manquer à des vertus que recommande sa religion. Il ne peut se moquer des commandements de Dieu et de l'Eglise sans nuire à la communauté naturelle à laquelle il appartient. Le dimanche 31 octobre, le maire de Québec citait, au Collège, cette phrase du célèbre cardinal Mercier: "Tout chrétien doit être un bon patriote."

Il n'entre pas dans nos vues de décrire par le détail les devoirs pratiques du vrai patriote. Nous ne chercherons pas à délimiter l'entité géographique qui constitue la patrie des Canadiens français. Des voix plus autorisées ont déjà interprété ces questions.

Cependant, le sentiment que nous nommons patriotisme doit s'accrocher, s'enraciner à des éléments solides, fournis par la nature même des choses. La stratosphère ne nous apprend pas grand-chose en ce domaine.

C'est sur terre qu'on trouvera le premier de ces éléments: quoiqu'on fasse et tant que les océans n'auront pas démenagé, le Canada est dans l'Amérique du Nord et la province de Québec dans le Canada. Cette découverte à la manière de La Palisse n'en constitue pas moins un fait d'importance trop souvent oublié. Si l'on veut des précisions à cet égard, il n'est que de lire le précieux bouquin de M. André Siegfried, "Le Canada, puissance internationale". Les premiers chapitres de cet ouvrage sont très révélateurs.

Le Canada, pays nord-américain! D'innombrables conséquences découlent de cette vérité. Nous ne les étudierons pas parce que l'ouvrage signalé plus haut contient tout ce qu'il faut savoir à ce sujet. Mais, on le constatera aisément, notre peuple, sans faire appel à des données scientifiques profondes, se rend de lui-même à cette évidence. Il y est entraîné par la force des choses. De plus en plus, le Canadien français envisage ses problèmes en fonction de sa qualité d'Américain, au sens le plus large du mot. Il préfère ce critère à celui que constituait il n'y a pas si longtemps le souvenir vivace et puissant de la France et de nos affinités avec la France.

A titre d'exemple, prenez le premier congrès de la Langue française, en 1912. Quels sont les principaux orateurs? S. G. Mgr Paul-Eugène Roy, alors coadjuteur de Québec; et M. Etienne Lamy, délégué de l'Académie française. Mgr Roy est l'orateur qui s'écria: "Verbe de France, verbe de Dieu, que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je l'oublie!" Etienne Lamy était un érudit plus qu'un orateur: ses discours magnifiaient la France dans une langue impeccable, mais sans soulever d'enthousiasme.

Mais tous deux faisaient vibrer une corde et n'en faisaient vibrer qu'une: la France, l'immortelle France!

Passez maintenant au second congrès, celui de l'été dernier. En tête, au premier rang, figure, sans contredit, M. l'abbé Lionel Groulx. Puis vient M. Louis Bertrand, délégué de l'Académie Française.

M. l'abbé Groulx a posé et résolu le problème canadien-français en Amérique. Dans un style fort et vigoureux auquel il nous avait accoutumés de longtemps, il a esquissé des solutions totales.

On se souvient de la voix chaude et caressante de M. Louis Bertrand. Il nous parla de l'esprit français pour en peindre les traits de main de maître. Son discours était un chef-d'œuvre. On l'a complètement oublié!

Que voulez-vous? en même temps que le Canadien français prend conscience de la véritable nature de ses difficultés, un courant d'opinion nous éloigne de la France.

En 1912, on détestait la France officielle, parce que franc-maçon et athée. Mais, demeurait toujours vivant dans les coeurs, l'image d'un pays souverain et puissant, d'une grandeur inaccessible.

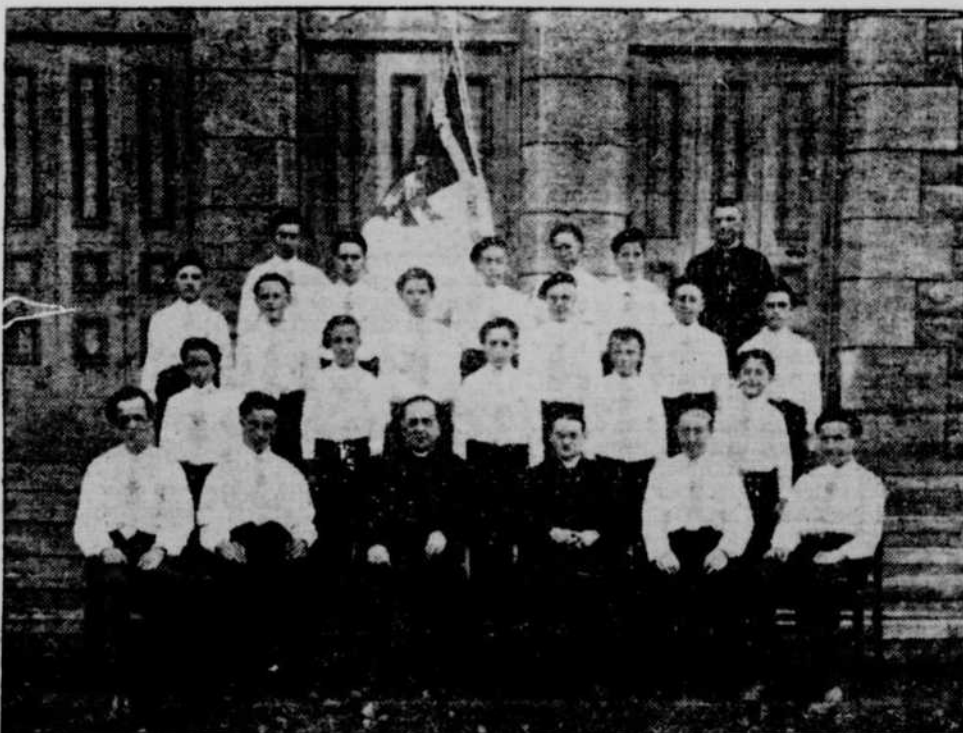
Aujourd'hui, on a peine à distinguer la France officielle de la France réelle; le Front Populaire recouvre cette dernière; les Canadiens français n'avaient

jamais le gouvernement socialiste d'un peuple qu'il faudrait aimer. Forcément, c'est la désaffection qui l'emporte.

Et d'ailleurs que peut nous donner la France, à l'heure actuelle? Je n'ignore pas la valeur essentielle, pour nous, de sa culture. Au contraire. Mais c'est aux Canadiens français de l'assimiler. L'élite verra à fournir les moyens de culture nécessaires à son développement. De même, elle ira en France chercher les perfectionnements scientifiques et littéraires dont elle a besoin. Il reste évident que la connaissance de la littérature française se prendra en France. Et c'est là encore, qu'il faudra chercher cet esprit français qu'a célébré le récent congrès de la Langue française. Mais, ce n'est pas le gouvernement français qui peut fournir quoi que ce soit, dans ce domaine.

Nous verrons la prochaine fois, comment nous pouvons prendre dans le vieux pays ce qui nous convient et laisser ce qui peut nous nuire.

G.-H. DAGNEAU,
président.
de l'A.C.J.C. diocésaine.



Groupe de la J. E. C. primaire de St-Casimir de Portneuf. De gauche à droite: Paul-Marcel Giroux, trésorier; Omer Gendron, président; M. l'abbé Raymond Lamontagne, curé; M. l'abbé Gédéon Petit, aumônier local; Joscelin Tessier, secrétaire; Paul Léveillé, responsable. En arrière, à droite, le R. F. Hilarion, directeur du collège.

La J. E. C. primaire au collège de St-Casimir

Depuis le début de septembre, notre cher Frère Directeur entretenait les grands élèves du Collège de l'oeuvre de la Jeunesse Etudiante Catholique. Après une conférence spéciale, nous fûmes appelés à élire des chefs décidés à mettre la J. E. C. sur un bon pied.

Et alors, vendredi soir, le 29 octobre dernier, tous les Militants de la J. E. C., les Croisés, et les autres élèves du Collège assistèrent pieusement à l'office du rosaire en l'église paroissiale et à l'issue de cet office, eut lieu la cérémonie de réception officielle des quatre Chefs du Comité Dirigeant et des quatre Chefs d'Equipe. Les parents tinrent à être nombreux à cette démonstration. Après le chant du cantique au Christ-Roi, M. l'abbé Gédéon Petit, vicaire à la paroisse et aumônier de la J. E. C. dans un vibrant sermon, montra à chacun la route qu'il devrait suivre pour vivre la devise jéciste: "SOIS FIER, PUR, JOYEUX, CONQUÉRANT."

Puis, vint l'appel des élus; moment

"Petites vues" et VAUDEVILLE

Tout récemment, notre Eminentissime Cardinal prononçait à la radio, une conférence où il traitait du cinéma. A cette fin, il nous donnait un commentaire de l'encyclique "Vigilanti Cura", de Sa Sainteté le Pape Pie XI.

Je commence, aujourd'hui, une série d'articles sur ce sujet. Je me baserai sur des faits pris ici et là, au hasard de nos théâtres, des écrans, des scènes et des réflexions entendues dans la foule. Il y aura probablement des "cassures" entre ces divers articles.

Autant que possible, je parlerai du cinéma que nous subissons aujourd'hui, et de la façon dont nos Québécois comprennent les "petites vues", les scènes de vaudeville préparées sans habileté, sans esprit, du libertinage qui règne trop souvent dans nos salles. Vous verrez que, dans la plupart des cas, il faut être formidablement optimiste pour croire qu'on y trouve occasion de se former.

Vous verrez comment nos gens apprécient — évidemment ce n'est pas la majorité, mais le petit nombre est déjà trop — ces vaudevillistes sans pudeur, sans talent, dépourvus même de quali-

tés artistiques ou esthétiques, qui s'appliquent à rendre leurs histoires aussi grivoises que possible, à provoquer les sens par des gestes ou des costumes mauvais.

Dans certaines salles, ne tolère-t-on pas les scènes les plus libres, sans se donner la peine d'avertir les personnages en cause. Certains gens tirent de l'obscurité qui règne dans les cinémas les avantages les moins recommandables.

Vous apprendrez aussi quelles sont les impressions de nos amateurs de cinéma, même si ceux qui me lisent se trouvent visés.

Je passerai peut-être au "savonnage" quelques propriétaires de salles ou promoteurs de spectacles. On verra avec quel discernement, ils choisissent leurs spectacles. On pourra constater comment le dollar passe toujours avant la morale.

J'espère, enfin, pouvoir vous convaincre, en tirant quelques conclusions, que les récréations, nécessaires, doivent être dignes, saines et morales.

Toutes ces écritures amèneront peut-être une surveillance plus sévère, quelque action très positive propre à amener un peu de changement. A bientôt, donc.

Gaston CHARTRE, secrétaire
de l'A.C.J.C. diocésaine.

Fiers DE NOTRE MISSION

Avez-vous cherché à approfondir le sens de votre mission, militants d'Action Catholique? Nous lisons, dans nos mandats d'Action Catholique, que nous sommes "délégués du Christ vers les jeunes de notre milieu".

Nous avons un message de Sa Sainteté le Pape Pie XI, représentant de Dieu sur terre, à transmettre à nos frères. Quelle est donc cette bonne nouvelle? Nous venons leur apprendre que malgré les épreuves, les souffrances, les tracas de toutes sortes, nous pouvons être heureux, ressentir plus de joie que les plaisirs du monde ne pourront jamais nous donner.

Dans l'Evangile, nous trouvons ces paroles du Divin Maître: "Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme?" Au juste, qu'est-elle la vie présente? Une suite de jours remplis de misères pour les pauvres et les opprimés; pour les riches, des heures débordantes de soucis absorbants: intérêt ici, argent là, partout une obsession incessante. De tous les humains, y en a-t-il un seul qui ne soit pas affligé de quelque maladie ou infirmité? Voilà la vie telle qu'elle est humainement.

Voyons-là maintenant à la lumière des enseignements du Christ.

Jésus est venu sur terre souffrir et mourir pour nous racheter. Il a fait des hommes, ses frères, des enfants de Dieu et les héritiers du ciel. Donc, le baptême nous greffe au corps mystique du Christ. Tous baptisés, nous sommes les membres de ce corps. Quand un d'entre nous a le malheur de tomber, tout de suite, nous sentons un de nos membres malade. Alors, c'est logique, nous nous inquiétons, nous l'entourons de bons soins afin que le malheureux retourne au prêtre qui le remettra dans le bon chemin.

C'est ça la mission du militant d'Action Catholique. Voir dans son frère une partie de soi-même, se sentir responsable. N'est-ce pas un bonheur qui nous rend fiers de penser que Jésus nous fait participer à sa rédemption, en nous demandant de faire notre part pour assurer le salut de nos semblables. Fiers de continuer l'oeuvre du Christ qui est passé en faisant le bien. Fiers de nous sentir soudés à Lui et à ceux qui nous entourent. Fiers de semer autour de nous de la Lumière et du Bonheur.

Longue vie à la J. E. C. de St-Casimir!
Joscelin TESSIER,
secrétaire.

Fernand DOYON, trésorier
de l'A.C.J.C. diocésaine.

CONQUÉRANTES.



NOVEMBRE

C'est bien novembre qui nous est arrivé avec ses heures tristes et son ciel gris. Novembre aux jours pluvieux et froids où le soleil semble se cacher pour nous imprégner davantage de la monotonie présente. Novembre! Encore que cette mousse folle qui vient couvrir la terre de son blanc duvet nous invite, il semble, à rechercher la pureté exquise, vertu grande et belle entre toutes.

Novembre! Mois des glas qui tintent chaque soir, mêlant leur note grave aux pieux murmures des fidèles. Ne paraissent-ils pas nous répéter avec notre mère la sainte Eglise le "Priez, priez mes frères" auquel d'une voix recueillie le chrétien répondra "De profundis clamavi ad te Domine; Domine exaudi vocem meam."

Novembre! Mois idéal de prière pour les chers disparus, pour toutes les âmes qui brûlent au feu de la justice. Mois propice aux sérieuses méditations et aux effectifs renoncements. Novembre! mois des âmes. Que la pensée de ceux qui ne sont plus, nous rappelle nos devoirs envers ceux qui vivent encore. Il nous faut les aider à mériter à leur tour l'éternel repos, que novembre soit pour nous, fécond en conquêtes d'âmes, et que BRULE notre zèle pour ceux que GLACE une indifférence pire que les grands vents d'automne!

JECISTE SOLITAIRE.

LE PAPE

et l'Action catholique

LES RAISONS D'ÊTRE DE L'ACTION CATHOLIQUE. — SA NECESSITE ET LEGITIMITE

Dans les premiers temps de l'Eglise.

L'existence d'un apostolat des laïques coopérant à la mission de la hiérarchie.

Il suffit d'une connaissance même superficielle de l'antique littérature chrétienne, des anciennes pages de littérature et d'histoire de l'Eglise naissante, — et, parmi ces pages, il faut classer les Lettres Apostoliques, les Actes des Apôtres, pages inspirées par Dieu lui-même, que la Divine Providence a voulu faire parvenir jusqu'à nous, — pour voir que c'est précisément ainsi qu'a commencé l'Eglise: les Apôtres se servent de l'aide du laïc jusqu'à la paix. A peine ont-ils fait quelques adeptes, quelques disciples, qu'ils s'en servent comme d'instruments de leur activité, en font des collaborateurs de leurs travaux, de leur apostolat, de l'œuvre évangélique qu'ils ont à accomplir.

Besoin de cet apostolat auxiliaire des laïques dans les débuts de l'Eglise.

La première diffusion du christianisme à Rome même s'est faite avec l'Action Catholique. Et pouvait-elle se faire différemment? Qu'auraient fait les Douze, perdus dans l'immensité du monde, s'ils n'avaient pas appelé autour d'eux des collaborateurs: hommes, femmes, vieillards, enfants, pour leur dire: "Nous portons le trésor du ciel, aidez-nous à le répandre"? Ils sont magnifiques, les documents historiques de cette primitive époque. Saint Paul termine ses lettres par une litanie de noms parmi lesquels il y a peu de prêtres, mais beaucoup de laïques et mé-

me des femmes: "Adjuva eas quae mecum laboraverunt in Evangelium". Il semble dire: "Ce sont des membres de l'Action Catholique."

Participation des laïques à la vie des Apôtres.

L'Action Catholique n'est pas une nouveauté des temps présents. Les Apôtres eux-mêmes commençaient à en jeter les bases, lorsque, dans leurs pérégrinations pour la diffusion de l'Evangile, ils demandaient l'aide et le partage de leurs fatigues à ces laïques eux-mêmes, — hommes et femmes, magistrats et soldats, jeunes gens, vieillards et adolescents, qui avaient fidèlement conservé la parole de vie annoncée au milieu d'eux au nom de Dieu.

Ceci se passait également à Rome, dans ces mêmes lieux où Pierre et Paul demandaient à toutes les âmes de bonne volonté cette coopération à leurs fatigues.

Résultats de cet apostolat

Il suffit de jeter un regard sur la littérature de la primitive Eglise, sur la littérature divine inspirée elle-même, pour voir qu'on devait une grande partie des succès merveilleux de l'apostolat à la coopération du laïc avec les Apôtres.

Certains noms très illustres, vous les connaissez bien, comme Sébastien, Agnès, Tiburce, Cécile, Tarsielus, Nérée, Achille et d'autres sans nombre. Ce sont des magistrats, des soldats, des femmes, des enfants qui viennent en aide aux apôtres, qui multiplient leur activité, leur donnant le moyen d'arriver partout, de faire cette œuvre de pénétration dans tous les milieux, dans les masses comme dans le palais des Césars.

Emile GUERRY,

Vicaire Général de Grenoble.

(A suivre.)

MEDITATION

Tenter de faire de l'apostolat et n'avoir pas le cœur pur serait comme vouloir faire de la propagande pour une compagnie que l'on volerait.

Il faut attendre d'être parfait pour se permettre de critiquer autrui, de craindre que nos propres armes se retournent contre nous-mêmes; or, qui, sans une naïveté colossale peut oser se dire parfait?

La méchanceté des autres agit sur celui qui est irréprochable comme la main sur le cactus; plus la pression est forte, plus la plante grandit.

Le Bon Dieu doit être ennuyé d'entendre les gens toujours lui parler de leurs misères, et ne lui offrir que leurs sacrifices. Pourquoi, nous, jeunes filles des mouvements spécialisés, ne Le reposerions-nous pas de toutes ces jérémiades? Pourquoi ne Lui offririons-nous pas à l'avenir, nos joies plutôt que nos peines, nos succès plutôt que nos déveines? Pourquoi ne cesserions-nous plus, à partir de ce jour, de Le remercier pour tout ce qu'il nous a donné, au lieu que d'implorer sans cesse des faveurs nouvelles? Pourquoi ne pas nous imposer un nouvel idéal, qui serait de tâcher de rendre le Bon Dieu plus optimiste?

Yolande DESILETS.

L'offrande

Toi qui passes sur cette terre, toi qui, peut-être idolâtre la vie, si le malheur, le grand malheur ne te frappe pas, si l'immense peine des pertes irréparables ne parvient pas jusqu'à toi, remercie Dieu qui l'épargne, puis... souffre un peu pour Lui quand Il te le demande; non pas comme un Martyr, non pas comme un Saint, car tu n'en es pas capable... Souffre un peu pour Lui comme doit souffrir sa créature... ne recherche pas le bonheur idéal qui ne s'acclimate pas ici-bas.

Souffre... oui... c'est inévitable! La souffrance, vois-tu, n'est pas toujours l'écho des événements tragiques: La souffrance, c'est l'œuvre d'un regard, d'une parole, très souvent d'un sourire, c'est l'œuvre d'une disposition de l'esprit, c'est l'œuvre d'un rien; c'est une toute petite chose... c'est une pointe d'acier, une pointe rougie au feu... hélas! une pointe qui perce les âmes. La souffrance, c'est une impression cuisante, c'est une sensation pénible, une sensation qui étirent tout être vibrant, tout être capable de percevoir les nuances confuses de ce monde.

Toi qui, comme elle, passes sur cette terre, quand tu apaisois son fantôme dans le lointain, quand il te touche de sa main cruelle, livre-lui ton être passif... ne résiste pas, c'est inutile... ne fais pas d'effort... pense à Dieu, si tu sais... offre-Lui ton mal, comme tu peux... pleure dans l'ombre, si cela te soulage... mais surtout ne te révolte pas! Que l'accent du remords, jamais, ne trouble pour toi l'aube de demain... d'un demain plus doux, plus élément! L'aube consolatrice, l'aube où la nature est généreuse parce qu'elle sent la vie repêchée, l'aube propice à l'ineffable exaltation de l'offrande.

Toi qui passes sur cette terre, dès que les premières lueurs de cette aube éclairaient ton horizon, réveille-toi... prosterne-toi aux pieds de ton crucifix... revis

Dimanche, 14 novembre 1937

J.E.C.F. Veux-tu être Apôtre?

C'est en Judée. Sur une colline rocailleuse, un homme vêtu de blanc se tient debout, immobile. Ses traits ont une expression d'infinie bonté, ses pieds et ses mains sont transpercés, son regard profond et triste se porte droit devant lui, bien loin, par delà la ville sainte. C'est le Christ... Il voit monter cette multitude d'âmes qu'il est venu racheter au prix de son sang. Il comprend l'immense détresse de celles qui ne le connaîtront jamais. Alors, Il se tourne vers ses disciples, qu'Il va bientôt quitter, et leur dit: "La moisson est grande, mais les ouvriers sont peu nombreux; priez donc le Maître qu'Il suscite des moissonneurs."

Qui ne s'est déjà arrêté à la lecture de cette page de l'Evangile pour contempler un instant la douce figure du Christ, empreinte à la fois de beauté, de bonté, de tristesse, et qui semble dire à chacun de nous: "Veux-tu être apôtre?"

Chrétien, écoute l'appel du grand Frère Jésus... Toi qui devins un jour disciple de Jésus-Christ par la grâce du saint baptême, as-tu déjà songé aux milliers d'âmes plongées dans les ténèbres de l'erreur et qui attendent que se lève pour eux le jour où elles apprendront à connaître et à aimer Dieu, leur Créateur? Pour hâter l'heure du règne du Christ sur ces âmes, il faut des apôtres. Un chrétien qui ne veut pas être apôtre ne peut pas être un vrai chrétien.

Etre apôtre! Devenir le serviteur de Dieu! Travailler pour Lui et être, pour ainsi dire, un autre Christ! Que c'est beau et grand!

Veux-tu être apôtre? — Souris, prie, sacrifie-toi. Donne un sourire à ceux qui souffrent, et tu leur feras du bien, parce que le sourire généreux est un reflet de Dieu. Donne de tes prières, de tes sacrifices, si tu ne peux faire plus; c'est déjà beaucoup. Par la prière, on demande; par le sacrifice, on obtient.

Il n'est pas donné à tous d'être missionnaires pour aller enseigner et évangéliser les infidèles, mais tous peuvent être des apôtres. C'est la grande armée des apôtres cachés qui assure la victoire des combattants, de ceux qui luttent ouvertement pour le triomphe du Christ. Celui qui a promis un jour de récompenser un verre d'eau donné à son nom laissera-t-il sans récompense le don d'une âme qui s'immole pour le salut de celles de ses frères? — Non, jamais!

Veux-tu recevoir cette récompense un jour? Sois apôtre selon tes forces et en autant que tu le peux. Si tu le veux, donne de ton cœur, donne de toi-même. Si tu le peux, donne de tes prières, de tes sacrifices, et si tu n'as qu'un sourire, donne-le quand même par amour pour le Christ et tu recevras la récompense de l'apôtre, puisque: Etre apôtre, c'est donner de soi aux âmes pour l'amour de Jésus.

Francine FORGES.

MILITANTE JECISTE

L'Action Catholique — Québec

Quand je mourrai

Quand je mourrai, ô mon Dieu, quand je me présenterai devant Vous avec mon âme nue;

Quand je serai suivie par tous ces actes et ces pensées et ces omissions qui pèseront si lourd;

Je n'aurai presque rien à Vous offrir pour ma défense, seulement un pauvre petit bouquet de fleurs d'amour;

Et Vous vous demanderez comment j'ose être venue.

Alors je me tairai, ô mon Dieu, toute tremblante et baissant les yeux devant l'éclat de Votre lumière.

Mais, me rappelant que, du meilleur de moi-même, je Vous ai loué, imploré et chanté;

Peut-être aurez-vous pitié de ma misère.

H. CHARASSON.

PENSEES

Une femme serait au désespoir si la nature l'avait faite telle que la mode l'arrange.

Julie de LESPINASSE

Ne dites pas: je veux me sauver... mais dites: je veux sauver le monde; c'est là le seul horizon digne d'un chrétien.

LACORDAIRE

Que doit-on lire? Tout ce qu'on peut lire à haute voix. — Seul? — Non. Devant sa mère ou sa fille.

Henri LAVEDAN

On souffre plus souvent de la mort d'une illusion que de la perte d'une réalité.

Emile AUGIER

Henry Garwood, jeune et entreprenant, était le propriétaire d'un service de cars des environs de Pennsylvania Railroad Ferry à Camden, dans l'Etat de New-Jersey. Il était populaire et jouissait d'une bonne réputation.

Un matin, il prit un voyageur, se dirigea dans la direction de Haddonfield et ne revint plus.

Il n'y avait pas de raison pour qu'il disparût volontairement. Ses finances étaient en bon état et on ne lui connaissait pas d'ennuis. C'était un vrai mystère. Enfin, on retrouva son corps à moitié enfoui sous un monticule dans les bois d'Ellisburg.

Il fut bien difficile à la police de trouver une piste pour commencer l'enquête. Mais elle se présenta inopinément, grâce à un homme qui tenait un bar à Ellisburg. Il dit qu'à une heure tardive du jour où Henry Garwood et son car avaient disparu si étrangement dans l'espace, un homme était entré dans son magasin pour acheter une pelle. Le commerçant dit qu'il n'avait que des bûches et le client était parti, car il désirait quelque chose qui creusât bien.

Le patron du bazar avait gardé bonne mémoire de l'aspect de cet homme et il le dépeignit à la police. Les détectives examinèrent leurs dossiers et conclurent que la description se rapportait à un individu de Camden qu'on suspectait de voler des automobiles.

Les coups de maître des grands détectives

LA PISTE

du
crucifix
de
perles

par Vance WYNN

Ils se rendirent à la maison où habitait le nommé Yost, mais ils ne l'y trouvèrent pas. Pendant son absence, ils fouillèrent sa chambre et trouvèrent trois choses : un canif, une bourse et un crucifix en perles. Ces trois objets avaient appartenu au propriétaire du car assassiné. Il y avait eu une possibilité de douter de l'identité des deux premiers, mais il n'y avait aucune hésitation à avoir quant au crucifix : c'était un objet auquel Garwood tenait beaucoup et qu'il portait toujours sur lui.

nait beaucoup et qu'il portait toujours sur lui.

Donc, on arrêta Yost. Il reconnut qu'il avait volé des automobiles, mais protesta d'une façon moqueuse contre l'accusation d'avoir tué le jeune chauffeur.

Lorsqu'on avait retrouvé le corps de la victime, il était déchaussé. Cela avait beaucoup intrigué la police. Un ami de Garwood dit qu'il portait quelquefois son argent dans ses souliers. Cela donnait la raison de la disparition de cette

partie de l'habillement. On refit de nouvelles recherches dans la maison de Yost, et cette fois on découvrit quelque chose de la plus grande importance. Dans un coin sombre de la cuisine, les policiers trouvèrent les chaussures appartenant à la victime.

Les détectives eurent alors l'idée d'essayer ce qui a toujours été la méthode de la police française. Ils résolurent d'amener le suspect à l'endroit du crime afin d'observer l'effet psychologique produit par la vue de cette région. Ils avaient pu retrouver le car dont se servait Garwood et Yost avait été mêlé à cette découverte d'une manière très significative. Cela aurait pu suffire à convaincre la police, mais les autorités étaient très désireuses d'observer l'effet que la scène du meurtre pourrait avoir sur l'accusé.

Le procureur Wolverton était l'âme de ces recherches et il accompagna Yost dans l'automobile qui les emportait vers les bois d'Ellisburg. Pendant le début de ce voyage, Yost se montra absolument impassible. Mais, comme ils se rapprochaient de plus en plus des bois, il commença à montrer quelque nervosité. Il s'agitait sur son siège et se mordait les ongles. Comme ils pénétraient sous l'ombrage des grands arbres, il ne put plus se contenir et, se tournant vers le procureur, s'écria :

— Pas besoin d'aller plus loin ! C'est moi qui ai tué Henry Garwood !

LE DETECTIVE

PAR GEORGE CLARKE
ET LOU HANLON

Le contrebandier Plummer est sous verroux et Jimmie Crawford est à la poursuite du reste de la bande.



Allons, Plummer, vous feriez mieux de parler !

Pour qui me prenez-vous ?



Je sais que le navire approche. Comment les découvrir ?

Les douaniers nous aideront.



Surveillez cet homme, avec une moustache. Il fait partie du groupe de Plummer.



Où sont les valises ?

Ce sont celles portant l'étiquette de Barritz. Les autres ne contiennent rien.



J'ai tout déclaré ce qu'il y a dans ses valises

Je sais, Madame, mais c'est notre devoir



Laissez passer ces valises. Je vais les suivre.

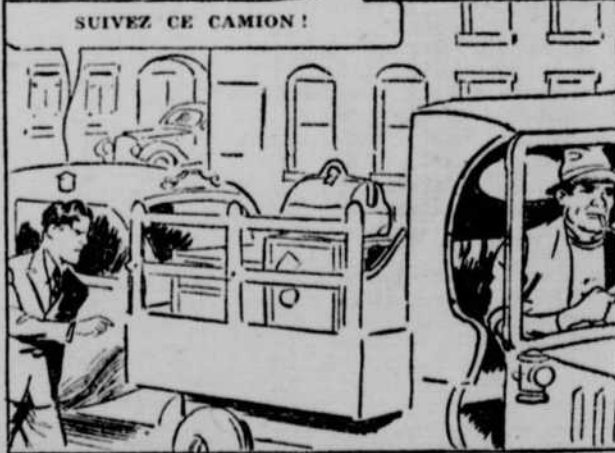


Tout est correct, Madame.

Je vais écrire à vos supérieurs pour dire que vous avez été bon pour moi.



Conduisez-les où je vous ai dit.



SUIVEZ CE CAMION !



Allons, mon garçon, descends ! Nous allons nous occuper de cela nous-mêmes.



Haut les mains ! Vous êtes cernés ! Ne bougez pas !



Nous avons saisi tout le matériel, Chef. Les valises avaient un faux fond. Avez-vous capturé la femme ? Elle s'est enfuie, dites-vous !

Physique amusante

Comment s'amuser avec un oeuf.

Prenez un oeuf et mettez-le dans un plat assez profond et rond, à la rigueur une assiette à soupe pourra faire l'affaire. D'un petit coup de main donnez une légère poussée à votre oeuf de manière à le faire tourner assez rapidement. Ayez toutefois des mouvements aussi doux que possible si vous n'avez pas l'intention de faire une omelette. Au bout d'un instant, arrêtez le mouvement de l'oeuf au moyen de la paume de votre main. Restez dans cette position pendant quelques secondes, puis enlevez rapidement votre main. Vous serez alors étonné de voir repartir l'oeuf qui recommencera à tourner dans le plat.

L'explication de ce petit phénomène est des plus simples. En effet, votre paume n'arrête que le mouvement de la coquille, mais, à l'intérieur de l'oeuf, le blanc et le jaune, qui sont libres, continuent à tourner, et, lorsque vous enlevez votre main, ils entraînent la coquille.

Un nouveau métal

Vous ne connaissez certainement pas encore le rhodium. C'est un nouveau métal et un des plus rares et naturellement des plus coûteux.

C'est un alliage qui contient une part de platine. Il est destiné à plusieurs usages, mais on l'emploie de préférence pour en faire des réflecteurs et surtout des réflecteurs de cinéma à grande puissance.

Ce métal a la particularité de supporter la chaleur de l'arc électrique et de ne pas être attaqué par les étincelles extrêmement brûlantes de carbone.

Ses grandes qualités lui valent d'être très employé dans l'industrie, et il est bon que le public le connaisse.

Les phrases magiques

Les palindromes célèbres.

Pour ceux que cela intéresse, il existe aussi des palindromes en anglais. Un jeune officier britannique avait été voir Napoléon 1er à Sainte-Hélène et lui avait demandé :

— Quelle fut l'époque de votre vie où vous vous êtes senti en meilleure forme ?

L'empereur répondit par écrit, en ces mots :

Able was I ere I saw Elba. (J'étais en bonne forme avant d'avoir vu l'île d'Elbe).

Ce tour de force fut conté au fameux général Wellington, qui ne voulut pas qu'on le crût inférieur en quoi que ce fut à son ancien ennemi et qui, aussitôt, composa un pendant au palindrome de Napoléon :

Snug & raw was I ere I saw war & guns. (J'étais tranquille et naïf avant d'avoir vu la guerre et les canons).

Voici un autre palindrome anglais : *Lewd did I live and evil I did dwell.* (J'ai vécu dans l'infamie et séjourné dans des lieux maléfiques).

E, pour terminer, un bon mot de l'humoriste Mark Twain :

— Quand Adam, au paradis terrestre, aperçut Eve, comme personne ne pouvait les présenter l'un à l'autre, il s'élança vers sa nouvelle compagne et lui déclara :

— *Madam', I'm Adam.* (Madame je suis Adam!)

Ce dernier est certainement le premier palindrome du monde.

— Marie, je vous avais pourtant recommandé de ne pas dire à Madame l'heure à laquelle je suis rentré cette nuit !

— Je n'ai rien dit, Monsieur. Quand Madame m'a demandé à quelle heure, Monsieur était rentré, j'ai répondu que je n'avais pas consulté l'horloge, parce que j'étais en train de faire le petit déjeuner !

Chimie amusante

Pour éteindre le feu.

Dissoudre environ 50 grammes de mousse de savon dans un quart d'eau. Dissoudre aussi un peu plus de 150 grammes de silicate de sodium, toujours dans un quart d'eau. A ce moment, vous mélangez le mieux possible les deux solutions précédentes en y ajoutant petit à petit la valeur de 250 grammes de savon que vous aurez découpé en petits flocons. En quelques instants, vous obtiendrez une lourde mousse très spongieuse. Cette mousse pourra servir à éteindre un feu de moyenne importance, elle l'éteindra.

Encore un trésor enfoui

De grands travaux sont entrepris en ce moment pour retrouver un navire qui sombra sur les côtes de Lewes (U. S. A.), il y a très longtemps.

On ne se donnerait pas tant de mal pour retrouver ce navire s'il ne contenait pas un trésor. Le sloop anglais qui coula en cet endroit avait auparavant pillé un galion espagnol.

Comme on pense que le sloop est maintenant enfoui dans la plage sous plusieurs couches de sable, c'est au moyen d'une excavatrice et d'une pelle à vapeur qu'on effectue les recherches.

Depuis plusieurs semaines la plage est défoncée de toutes parts et de grandes tranchées ont été creusées. Elle présente un aspect lamentable en ce moment et ressemble plutôt à un chantier de constructions qu'à une plage.

On n'a pas encore retrouvé la moindre trace du fameux sloop. Si les travaux ne donnent pas de résultats, cette recherche d'un trésor pourrait bien amener la ruine du pays, car les baigneurs reculeront sans doute à venir s'étendre sur une plage qui ressemble à un champ de bataille.

Savez-vous que...

— Récemment, à Bar-le-Duc, un homme, M. E. Moingeon, a réussi, en présence de la police et de nombreux journalistes qui le contrôlaient pour surveiller toute supercherie, à parcourir trois kilomètres en automobile, conduisant lui-même, mains liées au dos et yeux bandés.

— D'après les statistiques les plus récentes, il existe dans le monde entier plus de six mille phares et de deux cent cinquante bateaux-phares. Que de vies humaines sauvées cela représente !

— Un cordonnier de Strasbourg ayant un jour attaché à la patte d'une hirondelle qui fréquentait sa boutique un petit billet où il avait écrit : "Ou vas-tu, hirondelle ?" quand l'oiseau revint, au printemps suivant, l'artisan eberlué trouva la réponse : "Chez Nicopoulos, en Grèce."

— La loi anglaise fait une distinction très nette entre le suicide proprement dit, qualifié de folie passagère, et le fait de se tuer dans le but de faire profiter quelqu'un de ce geste, comme, par exemple, pour faire encaisser le montant d'une assurance sur la vie à son héritier. Dans le premier cas, il y a jugement et acquittement. Mais, dans l'autre, il y a condamnation posthume.

— Les fleurs se soignent avec des remèdes tout comme les animaux et les humains. Ainsi les roses fatiguées reprennent vie et couleur grâce à un comprimé d'aspirine que l'on fait fondre dans leur eau. Un morceau de sucre donne la santé à la glycine, et quant à l'hortensia bleu, il préfère de vieux clous rouillés.

— D'après le professeur Kohler, de Vienne, l'homme fut ambidextre à l'origine, autrement dit, il se servait indifféremment, des deux mains. Il ne serait devenu droitier que par suite de l'invention des armes et la nécessité de protéger le côté gauche — celui du coeur — par un bouclier.

ROGER

LE DEBROUILLARD

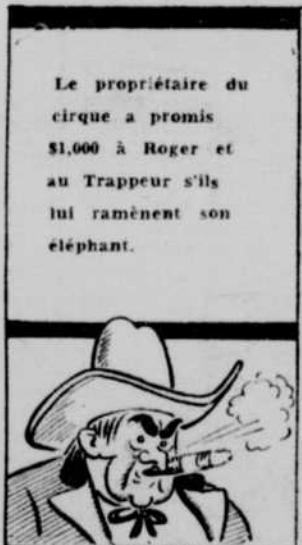
par

He Homan

10-3



Loin de la rivière, caché dans la forêt, Bongo jouit de la liberté pour la première fois depuis de nombreuses années.



Le propriétaire du cirque a promis \$1,000 à Roger et au Trappeur s'ils lui ramènent son éléphant.



Il a dû traverser la rivière à la nage.

Nous ferons de même.



Roger et le Trappeur mettent leurs habits sur un radeau et traversent la rivière à la nage.

Le courant est très fort, par ici.

Enfin, nous voilà sur l'autre rive.



Je vais mettre cet habit sur un bâton pour nous faire un point de repaire. Ainsi nous retrouverons notre route vers le cirque.



L'habit du bouffon claqué au vent comme un pavillon, semblerait appeler quelqu'un.



L'ours Martin voit cet habit et il lui semble qu'il le reconnaît.



Mais il est fort déçu.



Il retrouve cependant les traces de Roger et du Trappeur et il s'élance à leur suite.



Comment allez-vous le prendre, Trappeur ?

Il faudra d'abord que nous le trouvions.



Martin cherche ses amis et ceux-ci sont à la recherche de Bongo qui ne semble pas de bonne humeur.



Le duc d'ALBE a été désigné par le général Franco pour représenter les Nationalistes espagnols en Angleterre.

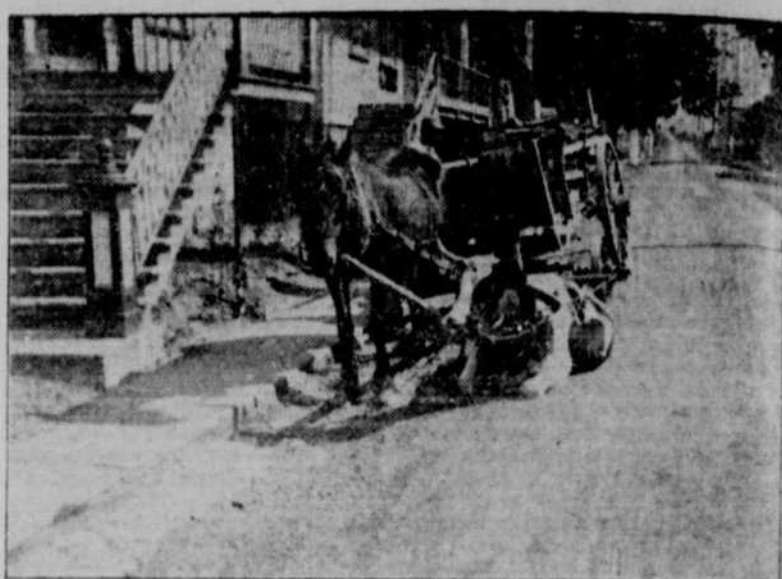
Actualités en images



Robert PUGLIESE, un an, de Cleveland, peut jouer, sur une "musique à bouche", plusieurs airs populaires.



Morley CALLAGHAN, auteur canadien, a déclaré récemment que l'écrivain canadien n'a pratiquement pas de chances de réussir, parce qu'il n'y a, en ce pays, aucun medium d'expression.



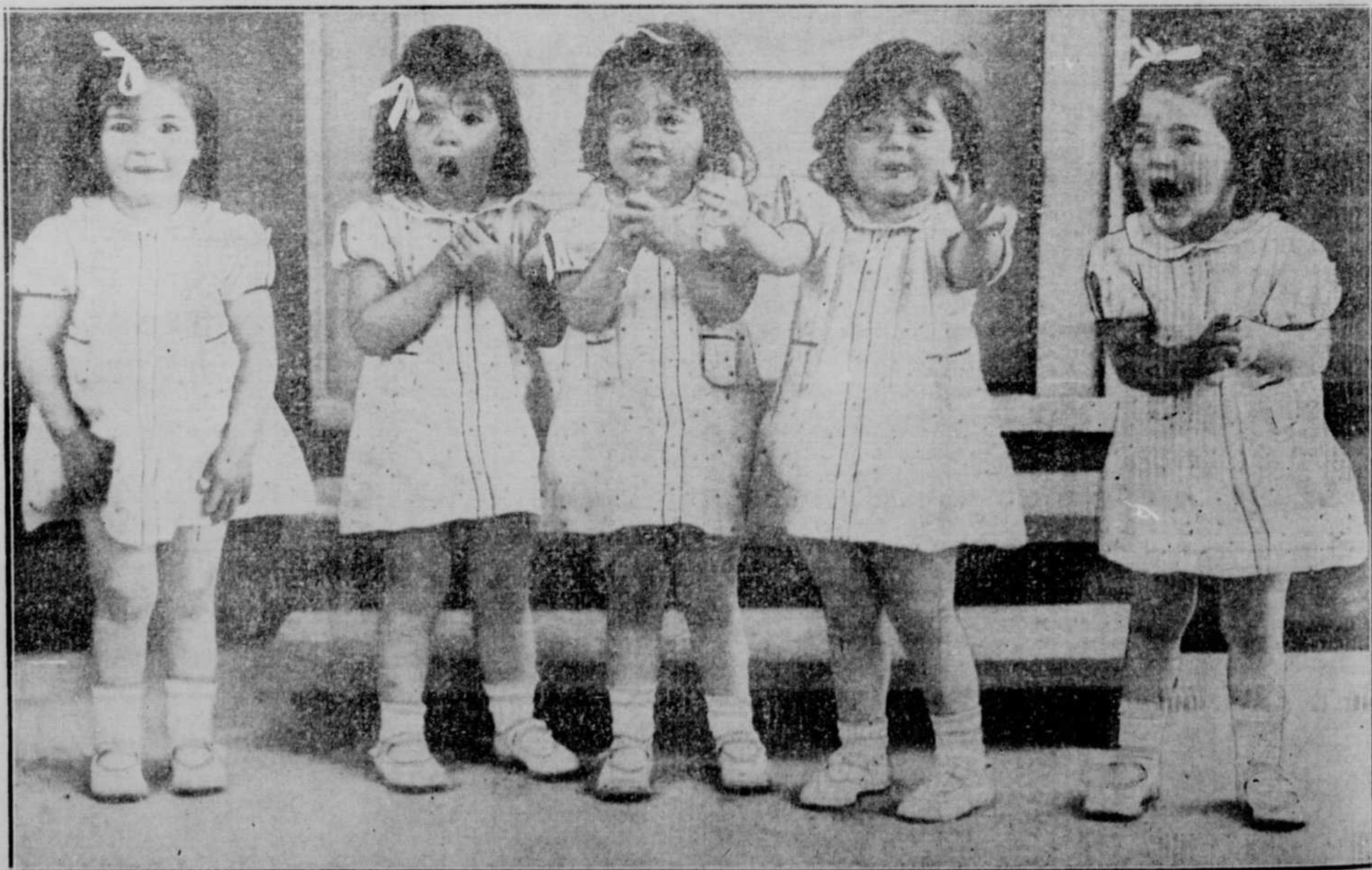
"CHACUN POUR SOI". — Scène prise récemment dans un tranquille village du comté de Lotbinière.



Mlle Maisie NICKLIN, d'Ariss, Ont., dit qu'elle n'a pas voulu devenir une sténographe, aimant mieux travailler sur la ferme que dans un bureau. Elle préfère la charrue au dactylographe.



Cette souriante jeune fille est ici photographiée avec un chien de race pour lequel elle a refusé la somme de \$10.000. A son air grave, on dirait que le chien a conscience de sa valeur.



Les jumelles DIONNE, de Corbeil, Ontario, ont récemment reçu la visite de nombreux médecins et savants voulant se rendre compte de leur état physique et intellectuel. Cette photographie fut prise à cette occasion. De gauche à droite : EMILIE a un air plutôt taquin; YVONNE est sûrement surprise; CECILE regarde attentivement le photographe; ANNETTE semble demander un autre ruban pour ses cheveux, et MARIE semble bien joyeuse. (Photo Copyright NEA).